

L'Expert Noir



Studio Client

L'Expert Noir

Par Studio Client

ÉDITIONS FUSIANIMA

[Lire la version interactive sur Fusianima.com](https://Fusianima.com)

Table des matières

Chapitre 1 : Le sillon de la bande	4
Chapitre 2 : L'argile malléable	8
Chapitre 3 : L'odeur du Sénat	15
Chapitre 4 : L'ancrage	22
Chapitre 5 : Le transfert	29
Chapitre 6 : La fille fantôme	37
Chapitre 7 : Première filature	43
Chapitre 8 : La mécanique du choix	50
Chapitre 9 : Le dîner des dupes	57
Chapitre 10 : La révélation du miroir	64
Chapitre 11 : L'arme de verre	71
Chapitre 12 : L'usure du ruban	78

Chapitre 1

Le sillon de la bande

Le déclic du bouton « Record » déchira l'asphyxie acoustique du cabinet. Un choc de plastique et de métal, sec, brisant une membrane invisible, suivi par un sifflement blanc. Paul Ardent observa la bobine gauche se vider. Le ruban magnétique, d'un brun huileux, glissait sur les galets avec une fluidité obscène. Dans cette pièce, les murs n'avaient pas d'oreilles ; recouverts de mousse alvéolée, ils absorbaient jusqu'aux battements de cœur superflus.

Paul approcha ses lèvres du microphone, sentant le froid de la grille contre sa peau. Il savoura l'instant où son intention allait se transformer en une donnée physique, gravée dans l'oxyde de fer.

— Dossier 402-B. Note de synthèse. Sujet : Sénateur Montagnac. Opérateur : Marc-Antoine Vallet.

Sa voix était monocorde, dépouillée de scories émotionnelles. La voix d'un homme énonçant une loi de la thermodynamique. Il s'adossa dans son fauteuil. Le cuir craqua comme une plainte étouffée. Sur le bureau, une tasse de café oubliée depuis trois heures présentait une surface figée où se reflétait la lumière blafarde du plafonnier. L'hiver parisien n'était qu'une suggestion de grisaille derrière les rideaux de velours. Ici, le temps était suspendu à la rotation de la bande.

— L'exécution n'est pas un crime, reprit-il. C'est une correction de trajectoire. Montagnac est une tumeur bénigne devenue maligne par excès de confiance. Il croit que l'immunité parlementaire s'étend à la morale. Il se trompe. La morale n'est qu'une question de pression différentielle. J'ai choisi d'augmenter la pression à un

point précis de son environnement. Ce point s'appelle Marc-Antoine.

Paul ferma les yeux. L'image de Vallet s'imposa, non comme un être humain, mais comme un instrument de précision calibré pendant dix-huit mois. Il revoyait le jeune homme lors de leur première séance : les mains tremblantes, l'odeur de peur acide imprégnant ses vêtements trop larges. Vallet était une page blanche, une psyché fracturée cherchant un père ou un dieu. Paul lui avait offert mieux : une architecture.

Le compteur du magnétophone défilait. 02:45. 02:46. Chaque seconde était une encoche dans la réalité.

— La suggestion n'est pas une hypnose de foire. C'est une sédimentation. On dépose une idée, strate après strate, jusqu'à ce que la volonté du sujet soit enterrée sous un monument d'évidences étrangères. Marc-Antoine ne sait pas qu'il va tuer. Il sait qu'il doit rétablir l'équilibre. Pour lui, Montagnac n'est plus un homme. C'est un bruit parasite dans la symphonie que j'ai composée.

Il se leva et écarta le rideau. En bas, les passants ressemblaient à des insectes s'agitant dans une boîte de Pétri. La corruption de la ville était palpable, une pellicule de suie sur les façades. Montagnac habitait de l'autre côté du fleuve, dans un hôtel particulier où les dorures masquaient la moisissure des consciences. Paul imaginait le Sénateur, un verre de cognac à la main, ignorant que son existence était déjà réduite à une onde magnétique sur un ruban de plastique.

La justice des hommes n'avait été pour sa fille, Marie, qu'une plaisanterie de papier. Son assassin s'était évaporé dans les limbes de procédures viciées. On ne venge pas une telle perte par une plainte. On la compense par une redistribution radicale de la souffrance.

Paul revint s'asseoir. Ses mouvements étaient économes. Il reprit le dictaphone.

— La phase de déclenchement a eu lieu hier, à 17h15. Une simple phrase : « Le monde est trop bruyant, Marc-Antoine. Quelqu'un doit éteindre la source du vacarme. » Le regard qu'il m'a lancé n'était pas celui d'un fou, mais celui d'un homme recevant une révélation. La dévotion est la forme la plus pure de la démence.

Il fit une pause. Il imaginait les deux trajectoires destinées à se croiser dans un fracas de chair. D'un côté, le Sénateur dans sa sécurité feutrée ; de l'autre, Marc-Antoine vérifiant le mécanisme d'une arme, le cœur battant au rythme des consignes subliminales.

— La méthode est chirurgicale. Pas de haine, elle trouble le jugement. Pas de passion, c'est un luxe de dilettante. Uniquement la nécessité. Le Sénateur est une variable que je retire de l'équation pour que le résultat final soit nul. Zéro. L'état de grâce.

Le ruban touchait à sa fin. Le battement de la fin de bande approchait.

— Demain, le Sénateur Montagnac cessera d'être un obstacle. Marc-Antoine sera son dernier témoin. Et moi, je serai ici, à écouter le bruit du monde qui se recalibre. On cherchera des motivations politiques, on fouillera le passé du tueur. On ne trouvera rien. La vérité n'est pas dans les faits. Elle est dans le sillon de cette bande.

Le dernier morceau de ruban passa sous la tête de lecture. Un claquement sec. Le tambour tourna dans le vide, la bande fouettant le plastique : *tac, tac, tac, tac*.

Paul ne l'arrêta pas. Il écouta ce rythme mécanique, ce cœur de machine qui refusait de s'arrêter. Dans la pénombre, il n'était plus psychiatre, ni père endeuillé. Il était l'architecte du chaos nécessaire.

Il pressa enfin le bouton « Stop ». Le silence qui suivit fut plus lourd qu'une sentence. Il retira la bobine avec précaution, comme un organe encore chaud, et la rangea dans le coffre-fort dissimulé derrière les œuvres complètes de Freud.

Il enfila ses gants de cuir, éteignit la lumière et quitta le cabinet.

Dans la cage d'escalier, l'air était vif. Paul descendit les marches, croisant les fantômes des vies ordinaires : bruits de vaisselle, éclats de télévision. Ces gens vivaient dans l'illusion de la sécurité, protégés par des lois fragiles. Ils ignoraient que l'ordre ne tient qu'à la volonté de ceux capables d'embrasser l'abysse.

Sur le trottoir, le froid lui cingla le visage. Il marcha vers la Seine. Les réverbères jetaient des reflets d'or sale sur le bitume mouillé. Au loin, la silhouette du Palais Bourbon se dessinait contre le ciel de plomb. Montagnac y était peut-être encore. Paul esquissa un sourire imperceptible. Il pensait à Marc-Antoine, dans son studio sans âme, habité par une voix qui résonnait comme une commande prioritaire.

L'étau se resserrait. Le passé de Paul et le présent de Vallet convergeaient vers un point de rupture unique. Il traversa le pont, se sentant léger. Le poids de la décision avait été transféré à la machine, puis à l'exécuteur. Il ne restait de lui qu'une volonté pure.

Il s'arrêta au milieu de l'ouvrage. Le sillon était tracé. La bande était enregistrée. Le monde allait apprendre à se taire.

Paul disparut dans l'entrée du métro, aspiré par les entrailles de la ville. Quelque part, Marc-Antoine Vallet caressait la crosse d'un pistolet, le regard vide, attendant le signal déjà donné. L'architecture était achevée. Il ne restait plus qu'à laisser les murs s'écrouler sur ceux qu'ils étaient censés protéger.

Chapitre 2

L'argile malléable

Le radiateur en fonte cliquetait. Un bruit sec, métallique, comme une dent butant contre un verre. Dans l'air rance du bureau, l'odeur de la poussière chauffée se mêlait à celle d'un tabac froid dont les rideaux ne parviendraient jamais à se défaire. Dehors, Paris n'était qu'une coulée de boue grise sous un ciel de zinc. Marc-Antoine Vallet était assis en face de moi. Ses mains, posées à plat sur ses genoux, étaient si blanches qu'elles semblaient appartenir à un cadavre.

Je l'observais. Un psychiatre ne regarde pas ses patients, il les scanne. Il cherche la fissure dans le vernis, le point de rupture structurel. Marc-Antoine avait vingt-deux ans, mais son regard en paraissait soixante. Il flottait dans l'existence comme un débris sur une eau stagnante.

— Vous m'avez demandé de venir, Docteur, dit-il.

Sa voix était un souffle sans timbre. Une modulation qui attendait qu'on lui donne une direction.

— On m'a demandé de procéder à votre évaluation, Marc-Antoine. Le rapport de police mentionne des épisodes de... déconnexion.

Je laissai le mot flotter. Un terme clinique, protecteur. Il ne réagit pas. Ses yeux restaient fixés sur un point précis de mon bureau : un coupe-papier en argent, une lame effilée qui capturait la faible lumière de l'après-midi.

Je connaissais son dossier. Père évaporé dans les vapeurs d'alcool d'un port de

l'Atlantique. Mère dévote, étouffante de silences. Marc-Antoine n'était pas un homme, il était une attente.

Aujourd'hui, le long des quais de Seine, je marche dans ce même froid. La ville est pétrifiée, mais dans ma tête, le cliquetis du radiateur résonne encore. Tout a commencé là, dans ce bureau où l'air manquait. Il ne cherchait pas la guérison — la guérison est une notion pour ceux qui ont quelque chose à retrouver. Marc-Antoine, lui, n'avait jamais rien possédé. Il cherchait une architecture. Un squelette extérieur pour soutenir sa chair flasque.

— Mon père disait que j'étais transparent, murmura-t-il soudain.

Il n'avait pas quitté la lame du regard.

— Et vous, Marc-Antoine ? Est-ce que vous vous voyez ?

Il tourna enfin les yeux vers moi. La faille était là. Une pupille dilatée, une soif de reconnaissance si profonde qu'elle en devenait une pathologie. Il ne voulait pas être soigné. Il voulait être rempli. Je me penchai en avant, faisant grincer le cuir de mon fauteuil. Un son sec, autoritaire.

— La transparence est une force. C'est la condition de ceux qui peuvent tout devenir. Le verre est transparent avant d'être un miroir. Ou une arme.

Je marquai une pause. Le silence est un vide que le patient se sent obligé de combler. Marc-Antoine se mit à trembler imperceptiblement. Sa jambe gauche s'agitait. Un moteur qui tourne à vide.

— Je ne veux pas être une arme, dit-il. Je veux juste... que le bruit s'arrête.

— Quel bruit ?

— Celui de ma propre inutilité.

L’aveu était tombé, brut. À cet instant, j’ai su qu’il ne sortirait jamais de ce cabinet en homme libre. Il allait simplement changer de geôlier. Et j’allais lui offrir la seule chose qu’il n’avait jamais eue : une mission.

Sur le quai, une sirène de police déchire le silence au loin. Mon pouls reste stable, une horloge suisse. Je pense à la cible. Le sénateur Montagnac. Un homme saturé de certitudes, engoncé dans son pouvoir. Montagnac est le bruit. Marc-Antoine sera le silence.

Je me revois me lever vers la fenêtre du bureau. Le Palais de Justice se dressait de l’autre côté de la Seine, masse de pierre sombre.

— Vous savez, Marc-Antoine, la justice est une construction fragile. Elle oublie les victimes. Elle protège les prédateurs qui maîtrisent les codes.

J’instillais le poison. Doucement. À doses homéopathiques.

— Ma fille a été tuée, lâchai-je.

Le mensonge était inutile, car c’était la vérité. Mais l’usage de cette vérité était tactique. Je sentis le choc thermique dans la pièce. Marc-Antoine se figea.

— On n’a jamais trouvé le coupable, continuai-je d’une voix clinique. Le système a considéré que c’était une perte acceptable. Une erreur statistique.

Je me retournai brusquement. Il avait les larmes aux yeux. Il reconnaissait la mélodie de l’abandon. Il voyait en moi son miroir.

— C'est injuste, parvint-il à articuler.

— L'injustice est la règle. L'ordre est l'exception. Et l'ordre ne peut être rétabli que par ceux qui acceptent de se salir les mains. Le monde a besoin de mains malléables.

Ses doigts s'agrippèrent au tissu de son pantalon.

— Je ne sais pas si je suis capable...

— Vous êtes capable de tout ce que je déciderai pour vous. Vous êtes une page blanche, et j'ai l'encre.

Un long silence s'installa, rythmé par le radiateur. Il était prêt. Il attendait l'ordre comme une absolution.

Dans le présent, je m'arrête devant une plaque d'égout d'où s'échappe une vapeur épaisse. Je sais que Marc-Antoine est en place. Il ne réfléchit pas ; sa conscience a été remplacée par ma voix. Il est l'extension de ma volonté.

— Nous allons nous revoir souvent, lui avais-je dit à la fin de cette première séance. Je vais vous aider à devenir utile. Est-ce que vous comprenez la nuance ?

Il avait acquiescé, un mouvement lent, solennel.

— Oui, Docteur.

— Ne m'appellez pas Docteur. Appelez-moi... Paul.

Le lien était scellé. En brisant la barrière professionnelle, je lui offrais le père dont il crevait de faim. Il n'était plus un patient, il était mon argile. Je repris le coupe-papier, le faisant tourner entre mes doigts.

— Le sénateur Montagnac, murmurai-je. Un homme qui croit que le monde lui appartient. Qu'en pensez-vous ?

Marc-Antoine parut confus. Le nom ne lui disait rien. Pas encore.

— C'est un homme qui fait du bruit, Marc-Antoine. Un bruit qui m'empêche de dormir. Un bruit qui insulte la mémoire de ceux qui ne sont plus là.

— Je n'aime pas le bruit, répondit-il.

Un sourire imperceptible étira mes lèvres. La haine par procuration commençait son travail d'érosion. Je rangeai la lame dans son étui.

— La séance est terminée. Repartez par l'escalier de service. Vous êtes spécial, Marc-Antoine. Notre travail est secret.

Le mot « spécial » agit comme une décharge. Ses épaules se redressèrent. Pour un homme vide, être un outil est une promotion.

Aujourd'hui, je regarde ma montre. L'heure approche. Marc-Antoine Vallet est devenu une ombre armée. Il n'a plus peur du vide, car il est le vide. Je marche vers la place de la Concorde. Le vent apporte l'odeur du fleuve. Je me souviens des séances suivantes, des photos de Montagnac que je lui montrais. Montagnac riant, un cigare aux lèvres, pendant que la misère s'étalait à ses pieds.

— Regardez-le. Cet homme a bâti sa carrière sur des vies comme la vôtre.

— Il ne devrait pas rire comme ça, avait-il fini par dire.

Le transfert était total. Chaque séance était une couche supplémentaire d'argile. Je lui

apprenais à respirer avec le rythme d'un prédateur. L'attente. Le silence. La précision.

— Pourquoi moi ? m'avait-il demandé.

— Parce que vous êtes pur. Vous êtes l'invisible qui corrige le visible.

Dans la rue, je croise une patrouille. Ils ne me voient pas. Je suis l'image même de l'ordre. Personne ne peut soupçonner que sous ce manteau de laine, je porte le plan d'une exécution. Je repense à notre dernière rencontre. Marc-Antoine n'était plus le même. Il était calme. D'un calme minéral.

— N'oubliez pas, lui avais-je soufflé. Ce n'est pas un meurtre. C'est un ajustement. Pour ma fille. Pour vous.

Il avait hoché la tête, les yeux d'une limpidité effrayante. J'avais réussi l'impossible : stabiliser un homme par le crime.

Je m'arrête devant un kiosque fermé. Le visage du sénateur s'affiche en grand sur une publicité, lisse, triomphant. Je ressens une poussée de puissance pure. Le cliquetis du radiateur dans ma tête se transforme en un battement régulier. Celui d'une montre à retardement.

Je traverse la rue. Les lumières du Sénat brillent au loin. Je sais qu'il est là-bas, tapi dans l'ombre d'une porte cochère. Il attend que le père lui dise d'agir. Je sors mon téléphone. Un geste banal. Je compose le numéro qui n'existe sur aucun répertoire.

— Maintenant, dis-je simplement.

Je raccroche.

Le passé et le présent entrent en collision. Le choc est sourd, invisible pour le monde,

mais pour moi, il est assourdissant. L'argile est devenue pierre. Le scalpel a frappé. Mon pas est léger. Le froid ne m'atteint plus. Je pense à ma fille. Je pense à cet homme qui vient de cesser d'exister.

Marc-Antoine va peut-être s'enfuir ou se faire prendre. Cela n'a aucune importance. L'architecture survit à ses ouvriers. La vérité est en sécurité dans mon coffre-fort. Je m'arrête au bord de l'eau. La Seine coule, noire. Le bruit a enfin cessé. Dans ma tête, le radiateur s'est tu.

Le silence est magnifique. C'est le silence des mondes qui se recalibrent. L'injustice a été corrigée par une autre injustice, plus froide. Je disparaiss dans l'ombre d'une ruelle. Le jeu est terminé. Le suivant peut commencer.

Chapitre 3

L'odeur du Sénat

Le lustre central du grand salon d'honneur décompose la lumière en milliers de prismes glacés. Sous les plafonds chargés de nymphes et de dorures, l'air sature. Ce n'est pas seulement le mélange écoeurant des parfums de niche et du soufre des cigares qui flotte ici ; c'est une odeur plus ancienne, plus organique. Celle de la viande qui fermente sous le velours. Le Sénat ne sent pas la République. Il sent la sacristie et l'alcôve, le cuir de Cordoue que l'on frotte pour effacer les traces de sueur et de compromissions. Immobile contre une colonne de marbre veiné, je tiens mon verre de Baccarat comme un instrument de mesure. Le liquide ambré ne m'intéresse pas. Seule m'importe la fréquence vibratoire de cette pièce.

À dix mètres, le sénateur Montagnac déploie sa carcasse avec une aisance de prédateur repu. Il rit. C'est un rire gras, profond, qui remonte de ses entrailles pour s'échouer sur des dents trop blanches. Sa main lourde se pose sur l'épaule d'un jeune attaché parlementaire qui boit ses paroles comme un élixir. Montagnac est un homme de contact. Il touche pour marquer son territoire, pour humilier par la familiarité, pour s'assurer que la chair de l'autre est malléable. Je l'observe avec la précision d'un entomologiste. Ses pores exultent. Son visage rougeaud trahit une circulation malmenée par les excès et une certitude de l'impunité qui confine à la pathologie.

Il y a trois mois, dans le silence de mon cabinet, le grain de la bande magnétique était la seule texture que je m'autorisais à ressentir. Le cliquetis du bouton « Record » marquait le début de la déconstruction. Marc-Antoine était assis là, sur le fauteuil en cuir dont le craquement semblait le terrifier. Il était une page blanche, un homme sans relief dont la structure psychique s'effondrait au moindre souffle.

— Fermez les yeux, Marc-Antoine. Ne cherchez pas à penser. Écoutez simplement le vide en vous.

Ma voix agissait comme un scalpel. Chaque mot incisait une défense, chaque silence élargissait la plaie. Je lui ai appris que son insignifiance était une force. Que le monde était une horloge dont les rouages étaient encrassés par des hommes comme Montagnac. La haine n'était pas le moteur ; la haine est une émotion de bas étage, instable et bruyante. Je lui ai offert la géométrie. La froide satisfaction du rééquilibrage.

Ici, sous les ors, Montagnac agite sa chevalière à l'annulaire droit. Un blason usurpé ou acheté, peu importe. Il gesticule, incarnation parfaite de la déperdition d'énergie. Un bruit inutile dans une symphonie qui devrait être pure. Je sens dans ma poche le poids léger de mon dictaphone, éteint. Je n'ai pas besoin d'enregistrer. Je vois les lignes de force. Je vois la trajectoire que Marc-Antoine va emprunter. Tout est écrit dans la structure même de ce bâtiment : les couloirs dérochés, les sorties de service, l'ombre portée des statues.

Un serveur passe. Son plateau d'argent reflète mon visage. Je parais calme. Un psychiatre de renom, invité pour sa distinction. Personne ne voit l'architecte derrière le masque du soignant. Mon travail consiste à amputer la société de ses membres gangrénés. C'est une mission divine, si l'on accepte que Dieu soit un mathématicien aux mains froides.

Le regard de Montagnac croise le mien. Son instinct de bête politique l'alerte. Il perçoit une anomalie. Je ne lui souris pas. Je ne détourne pas les yeux. Je le regarde comme on regarde un bâtiment condamné à la démolition. Il fronce les sourcils, une ride de graisse boursouflant son front, puis il se détourne pour reprendre sa parade nuptiale avec le pouvoir. Il croit avoir gagné cet échange silencieux. Il ignore que le silence est mon domaine.

— Docteur Ardent ? Quelle surprise de vous voir dans cette fosse aux lions.

La baronne de Valmont. Une femme dont le squelette ne semble maintenu que par la rigidité de son mépris. Elle s'approche, escortée par une odeur de camphre et de lys fané.

— La curiosité clinique, Baronne, répondis-je sans émotion. On observe rarement les symptômes dans un cadre aussi fastueux.

Elle glousse. Un son sec, comme des os que l'on brise.

— Montagnac est en forme, n'est-ce pas ? Il paraît qu'il vise l'Intérieur. Un homme d'ordre, à l'en croire.

— L'ordre est une notion subjective, murmurai-je. Parfois, pour l'instaurer, il faut d'abord éliminer le chaos qui se fait passer pour tel.

Elle me fixe avec une lueur d'intérêt, persuadée que je fais de la rhétorique. Elle ignore que je décris un protocole.

— Vous êtes toujours aussi sombre, Paul. C'est pour cela qu'on vous apprécie. Vous nous rappelez que sous nos pieds, la terre est froide.

Elle s'éloigne. Elle fait partie du décor. Marc-Antoine, lui, n'est plus un décor. Il est l'ombre que j'ai projetée sur ce mur.

Retour à la séance du 14 novembre. Marc-Antoine tremblait. Sa jambe gauche battait un rythme irrégulier.

— Il m'a regardé, Docteur. Dans le journal. Il me regardait comme si j'étais de la boue.

— Ce n'est pas vous qu'il regardait, Marc-Antoine. Il regardait l'espace vide que vous occupez. Pour lui, vous n'êtes qu'une variable qu'il peut supprimer d'un trait de plume.

J'avais posé la photo de Montagnac devant lui. Le luxe de l'image face à la détresse de l'homme créait une dissonance parfaite. L'étai se resserrait.

— Votre fille... il l'aurait ignorée de la même façon ? demanda-t-il d'une voix ténue.

Le nom de ma fille fut une décharge électrique. Mon visage resta de marbre. C'était le levier.

— Ma fille était une note pure dans un monde discordant. Des hommes comme lui ont permis que le silence se fasse sur son départ. Ils ont laissé les dossiers prendre la poussière parce que la vérité n'était pas rentable.

Marc-Antoine avait serré les poings jusqu'au sang. La douleur physique est un ancrage nécessaire. Elle évite que l'esprit ne s'égaré dans le remords.

— Je veux qu'il s'arrête de rire, dit-il enfin.

C'était l'aveu. La signature du contrat.

Au Sénat, Montagnac se dirige vers le buffet. Ses pas sont lourds sur le parquet de chêne. Je vérifie ma montre à gousset. 22h14. Dans six minutes, le protocole entrera dans sa phase finale. La réception bat son plein, les rires se font plus aigus, les verres s'entrechoquent avec une insouciance criminelle.

Je m'approche du buffet. Je sens la chaleur du corps de Montagnac. Il dégage une moiteur animale. Il saisit une huître avec une pince en argent. Ses doigts sont boudinés. Je vois la pulsation de sa carotide sous la peau rougie. Un seul coup précis

suffirait. Mais je ne suis pas le bras. Le meurtre direct est une erreur d'amateur, une faille qui permettrait de remonter à la source. Marc-Antoine est mon écran de fumée. Ma création.

— Belle réception, n'est-ce pas, Sénateur ?

Il se tourne vers moi, l'huître à mi-chemin des lèvres. Ses yeux sont injectés de sang, petits, calculateurs.

— On ne s'est pas déjà vu ? Votre tête ne m'est pas inconnue.

— La mémoire est capricieuse, Sénateur. On oublie l'essentiel pour se souvenir de l'accessoire.

Il ricane, une parcelle de chair glissant sur son menton.

— Les philosophes ne manquent pas ici. Vous êtes qui ? Un conseiller ? Un gratte-papier ?

— Un observateur. Je m'assure que les structures tiennent bon.

— Les structures, c'est moi qui les tiens, mon petit monsieur. Et elles sont solides.

Il tape du poing sur la table. La vaisselle tremble. Sa puissance est son angle mort. Il ne voit pas que son garde du corps s'est éloigné pour courtiser une invitée. L'inattention est le premier signe de la chute. Une vibration dans ma poche. Le signal. Marc-Antoine est en position dans la petite cour intérieure. C'est là que Montagnac se rendra. J'ai glissé une suggestion post-hypnotique lors de notre dernière séance : un besoin irrépressible d'air frais, de solitude momentanée.

— Vous devriez prendre l'air, Sénateur. Le chauffage est excessif.

Il essuie son front d'un revers de main.

— Vous n'avez pas tort. Ces vieux murs gardent trop la chaleur.

Il s'éloigne vers la porte-fenêtre. Il avance vers son destin avec une docilité fascinante. L'être humain est si prévisible lorsqu'on en possède les clés.

Je retourne vers ma colonne de marbre. Le silence revient en moi. Je ferme les yeux. Je revois la chambre de ma fille, l'ordre parfait des peluches, le vide sidéral que la police a qualifié de « dossier classé ». Le monde ne se corrige pas de lui-même. Il a besoin d'un architecte capable de sacrifier son humanité pour restaurer la justice.

Le temps s'étire. 22h19.

Un bruit sourd, étouffé par les doubles vitrages, parvient à mes oreilles. Ou peut-être n'est-ce que mon imagination. Un choc de métal contre de la chair. La collision entre le passé et le présent.

Je rouvre les yeux. La salle n'a pas changé. Les nymphes sourient toujours. La baronne de Valmont boit son champagne. Mais l'odeur a basculé. La pourriture a laissé place à une fraîcheur métallique. Le vide a été comblé.

Je quitte la réception sans un mot. Je n'ai pas besoin de voir le corps. Je connais chaque détail : le couteau de cuisine bon marché, la précision des coups là où la vie s'échappe le plus vite, l'absence de mobile apparent. La folie d'un homme brisé est un coupable idéal.

Je descends les marches du palais. Le froid de la nuit parisienne me gifle. Sur le trottoir, une voiture de police remonte la rue, lumières éteintes. Ils ne savent pas encore. Ils sont les retardataires de l'histoire.

Je marche vers les quais, d'un pas métronomique. Dans ma tête, le radiateur de mon bureau s'est arrêté de cliqueter. Le silence est enfin total. J'extrais mon dictaphone et presse la touche « Erase ». C'est le bruit d'une peau que l'on recoud sur une plaie propre.

Montagnac n'était qu'une étape. Il reste d'autres hommes qui rient trop fort, d'autres hommes qui oublient que chaque acte possède sa propre inertie. Je suis Paul Ardent, et je ne suis plus un père en deuil. Je suis la main invisible qui rétablit l'équilibre des ombres.

Le fleuve coule en contrebas, indifférent. Sa noirceur est la mienne. Les lumières du Sénat se reflètent dans l'eau, se brisent, puis se reforment. Rien n'est permanent, sauf le plan.

Je remonte le col de mon manteau. Demain, les journaux hurleront à la tragédie. Ils chercheront des explications dans la sociologie ou la politique. Ils ne regarderont jamais l'homme qui les écoute avec un calme olympien. La mission continue. L'odeur du soufre s'est dissipée. Ne reste que le parfum de l'hiver et la certitude que la justice est un monument que l'on bâtit, cadavre après cadavre, jusqu'à ce qu'il soit assez haut pour toucher le ciel.

Chapitre 4

L'ancrage

Le déclic du magnétophone claque comme un coup de feu dans le silence de la pièce. La bande s'amorce avec un sifflement de serpent, un souffle blanc qui dévore les derniers échos de l'agitation parisienne. Ici, derrière ces doubles portes capitonnées, le monde n'est plus qu'une rumeur lointaine, un brouillon mal écrit que nous nous apprêtons à corriger.

Je sens leurs regards. Ils sont cinq, tapis dans l'ombre, au-delà du cercle de lumière projeté par ma lampe en opaline verte. Leurs visages sont des masques de cire sculptés par une attente quasi religieuse. Ils ne sont pas venus pour une consultation. Ils sont venus pour l'Architecture.

— Servez-vous du café. Il est noir. Il est froid. C'est tout ce que l'objectivité autorise.

Ma voix reste à la lisière de la neutralité clinique. Une cuillère heurte le rebord d'une tasse fêlée. Le tintement déchire l'air, obscène. Ce bruit de métal contre l'émail me rappelle la collision des dents de Marc-Antoine lors de notre première séance. Je joins mes mains sur le buvard vert bouteille. La poussière danse dans le faisceau lumineux, des millions de particules erratiques obéissant à des lois physiques invisibles.

— Vous voulez comprendre comment on transforme un homme en instrument de précision, commencé-je. Vous voulez la formule. La vérité, c'est que le cerveau humain est une machine paresseuse. Il cherche des raccourcis, il exige la prévisibilité. Pour Marc-Antoine, le monde n'était qu'un chaos de fureur depuis la mort de sa mère. Il lui fallait un axe. Un ancrage.

Je marque une pause délibérée. L'un d'eux, l'étudiant en droit recruté le mois dernier, prend des notes nerveusement. Le frottement de son stylo est un grattement de rat.

— L'odorat est le seul sens qui court-circuite le filtre du thalamus. Il frappe directement l'amygdale et l'hippocampe. C'est le centre de la peur, de la mémoire, de la survie. Si vous voulez qu'un homme tue sans hésiter, ne lui donnez pas un ordre. Donnez-lui une effluve.

Je sors de mon tiroir un petit flacon en verre ambré. L'étiquette est vierge. À l'intérieur, un liquide incolore semble immobile, presque solide.

— Ce parfum de papier jauni et de café froid que vous avez senti en entrant, c'est le décor. Mais ce que Marc-Antoine a respiré pendant six mois, à chaque fois que je lui projetais les images des dossiers classés, des victimes oubliées, de ma propre fille... c'est ceci.

Je dévisse le bouchon. Une émanation de camphre, d'ozone et de quelque chose de plus organique, une note de fond métallique rappelant le sang séché, sature l'air confiné du cabinet. L'un des hommes recule imperceptiblement. Sa réaction est saine. Son système limbique lui hurle de fuir.

— Le camphre pour l'éveil sensoriel, l'ozone pour l'imminence du choc, et un composé de synthèse de ma propre invention. J'ai associé cette fragrance à une idée simple : la Justice. Pas celle des tribunaux, cette mascarade de compromis. La Justice absolue. Celle qui rétablit l'équilibre par l'incision.

Le silence devient visqueux. On entendrait presque le bois des étagères craquer sous le poids des traités de psychiatrie judiciaire. À la fin de la troisième semaine, Marc-Antoine n'était plus qu'un automate. Il suffisait de diffuser ce parfum pour que son rythme cardiaque chute, pour que ses pupilles se dilatent, pour que sa main droite commence à trembler d'un besoin irrépressible d'agir.

— Vous l'avez brisé, murmure une voix de femme.

C'est l'avocate. Sa voix est rauque, fatiguée d'avoir vu trop de cadavres pour croire encore à la rédemption.

— Non, je l'ai réparé. Marc-Antoine était une épave dévastée par la culpabilité. Je lui ai offert une fonction. Le sénateur Montagnac n'était pas une victime, c'était l'anomalie qui enrayait le système. Marc-Antoine a simplement été l'anticorps envoyé pour éliminer l'infection.

Je me lève pour marcher vers la fenêtre. Les rideaux de velours étouffent la lumière des réverbères de la rue de Vaugirard. Paris est une bête qui dort mal, agitée par des rêves de corruption.

— Pendant nos séances, je lui lisais les rapports d'autopsie sous l'influence de cette odeur. Je lui décrivais les plaies, les trajectoires des lames. Je ne lui ai jamais ordonné de tuer. Je lui ai simplement fait ressentir que la seule façon de stopper cette émanation, de retrouver le calme, était d'effacer la source de la dissonance. Montagnac était la dissonance.

Je me retourne brusquement. Mon reflet dans la vitre me donne l'air d'un spectre dont les traits s'effacent derrière la fonction.

— On ne crée pas une pulsion, on la redirige. Dès qu'il a senti ce parfum flotter dans le vestibule du palais ce soir, son libre arbitre s'est dissous. Il n'était plus un homme. Il était le prolongement de ma volonté.

Je reviens m'asseoir. Le magnétophone continue de tourner, capturant ma condamnation et mon assurance. Dans ce monde de grisaille, seule importe la clarté du geste.

— Et maintenant ? demande l'étudiant, la voix tremblante. La police remontera jusqu'à lui. Il parlera.

Un sourire sans chaleur étire mes lèvres.

— Marc-Antoine ne parlera pas. Il a oublié jusqu'à mon existence. L'ancrage olfactif est couplé à une amnésie sélective. Pour lui, je suis une ombre, un souvenir flou. Il se voit comme le justicier qu'il a toujours rêvé d'être. Il sera le fou, et je resterai l'expert qui l'analysera en prison, avec toute la compassion que ma charge impose.

Je regarde ma montre. Le temps presse.

— L'important n'est pas l'homme, c'est le signal. Nous créons un réseau. Chaque strate de cette société en décomposition possède ses Montagnac. Et pour chacun d'eux, il existe un Marc-Antoine qui attend son signal de départ.

L'atmosphère est devenue si électrique que l'ozone semble se propager à nouveau, bien que le flacon soit fermé.

— La justice est un art cinétique. J'ai passé vingt ans à écouter des monstres et des victimes. Vingt ans à rédiger des expertises qui finissent dans des placards poussiéreux. Ma fille est morte pour rien parce que le monde est mou. Parce que les règles sont faites par ceux qui les brisent. J'ai décidé de changer la grammaire de ce monde.

L'homme massif au pardessus gris s'approche du cercle de lumière. Ses yeux sont hantés.

— Vous parlez d'équilibre, Ardent. Mais qui est l'architecte de l'Architecte ?

— Ma douleur est mon architecture, répondis-je. Elle est le niveau, l'équerre, le fil à plomb. Si je vacille, le système s'effondre. Mais je ne vacillerai pas. Un homme qui n'a plus rien à perdre est la seule boussole fiable dans un ouragan.

Je tends la main vers le magnétophone pour presser la touche "Stop".

— Vous êtes ici parce que vous avez tous une faille. Je vous propose de transformer cette pourriture en fondation. Mais sachez une chose : une fois l'ancrage posé, on ne revient pas en arrière. L'odeur vous poursuivra jusqu'à l'accomplissement.

La peur est là, palpable. C'est le mortier qui scelle les pierres de mon édifice.

— Ce soir, Montagnac est mort. Demain, la presse parlera d'un drame de la folie. Pour nous, c'est le premier jour d'une ère nouvelle. La Justice n'est plus un concept. C'est une réaction chimique.

Je m'apprête à éteindre l'appareil quand un bruit inhabituel me fait tressaillir. Un craquement sur la bande magnétique, suivi d'un murmure que je n'ai pas enregistré. Je fronce les sourcils. Je ramène la bande en arrière.

Play.

Le silence. Puis ma propre voix : *"...la Justice n'est plus un concept. Elle est une réaction chimique."*

Et là, juste après, un rire. Un rire d'enfant, cristallin, qui n'a rien à faire dans ce cabinet de mort. Un rire que je reconnaîtrais entre mille, éteint il y a dix ans sous la pluie d'un parking. Le sang se glace dans mes veines. Mes doigts restent suspendus. Les cinq ombres devant moi n'ont rien entendu. Ils attendent mes instructions.

Mais le rire recommence sur la bande, plus fort, plus moqueur. Et soudain, une odeur

que je n'ai pas libérée s'insinue dans mes narines. Un parfum de lilas frais. L'odeur préférée de ma fille. Une émanation de vie, de printemps, de pureté... qui devient instantanément acide, corrosive. Elle me brûle la gorge.

— Docteur Ardent ? s'inquiète l'étudiant.

Je ne peux pas répondre. Je fixe les bobines qui tournent à une vitesse folle, comme si elles cherchaient à s'échapper. Le rire s'est transformé en un hurlement strident, une fréquence que moi seul semble percevoir.

Puis, le silence absolu.

La porte du cabinet, verrouillée de l'intérieur, s'ouvre lentement. Un courant d'air glacial s'engouffre dans la pièce et éteint la lampe d'opaline. Noir complet.

— Qui est là ? panique l'homme massif.

Je ne réponds pas. Je sais. Le camphre et l'ozone se mélangent maintenant au lilas. L'ancrage s'est retourné. Le créateur rencontre sa création, mais ce n'est pas Marc-Antoine qui se tient sur le seuil.

Une silhouette se découpe dans l'encadrement de la porte, éclairée par la lueur blafarde du couloir. Elle est petite, frêle, vêtue d'un imperméable jaune que le temps a noirci. Dans sa main, quelque chose brille. Un reflet métallique, froid, définitif.

— Papa ? murmure une voix venue du fond des âges.

Le cœur me bat si fort qu'il menace de briser mes côtes. Hallucination de deuil ? Projection psychotique ? Mais l'odeur est réelle. Le froid est réel.

— Paul, qu'est-ce que c'est que ça ? crie l'avocate.

La silhouette fait un pas. Le bruit de ses semelles sur le parquet est un choc sourd. La Justice ne pardonne pas, même à ses serviteurs. Elle lève le bras.

La bande magnétique se rompt dans un claquement sec.

Dans l'obscurité, je réalise enfin l'erreur fatale de mon Architecture : pour que l'équilibre soit total, le premier cadavre doit toujours être celui qui a osé jouer avec le destin.

Le reflet métallique s'abat dans un sifflement d'acier.

Le dernier ancrage vient d'être posé.

Chapitre 5

Le transfert

Le silence, dans ce cabinet, n'est jamais une absence de bruit. C'est une présence physique, une épaisseur de gaz lourd accumulée entre les plaques de liège et le velours sombre des murs. Ici, l'air stagne, chargé de l'humidité des respirations courtes et de l'odeur âcre d'un café refroidi dans sa porcelaine ébréchée. La petite lampe d'opaline diffuse une lueur malade, hésitant entre le jaune rance et le gris. Elle éclaire les mains de Marc-Antoine, posées à plat sur le chêne massif. Des mains de pianiste ou d'étrangleur, longues, nerveuses, aux ongles rongés jusqu'au sang. Sur son index droit, une perle de pourpre sombre s'étire avec une lenteur exaspérante.

Je l'observe. Je ne cille pas. Dans mon métier, le premier qui détourne le regard abandonne les clés de son inconscient. Marc-Antoine fuit mon visage. Ses yeux errent sur les rayonnages où les dos en cuir craquelé semblent étouffer des cris. Il cherche une issue, un interstice dans la structure de cette pièce, mais les fenêtres sont condamnées par des volets intérieurs dont la peinture s'écaille. Dehors, Paris s'éteint sous une pluie de suie. Nous sommes seuls. Le magnétophone Revox, dont les bobines tournent avec un chuintement presque imperceptible, enregistre le vide.

— Vous ne m'avez rien dit aujourd'hui, Marc-Antoine.

Ma voix est neutre. Un scalpel propre. Elle rebondit contre les parois insonorisées avant de mourir au pied de son fauteuil. Il sursaute. Un mouvement brusque, presque choréique. Il ramène ses mains vers son torse, croisant les bras pour protéger un secret ou un organe vital. Sa respiration s'accélère. Je perçois le frottement de sa chemise en nylon contre sa peau moite. Un son sec, irritant.

— Je n'ai rien à dire, Docteur. Tout est déjà là. Dans l'air. Vous le sentez aussi, n'est-ce pas ? Cette... cette pression.

Il lève enfin les yeux. Ses pupilles dilatées dévorent l'iris clair. Il est à la limite de la rupture, là où le moi s'effrite pour laisser place à la suggestion pure. C'est le moment précis où l'architecture que j'ai bâtie dans son esprit doit recevoir sa clé de voûte. Je me penche. Le cuir de mon fauteuil gémit sous mon poids, un bruit de peau tannée qui déchire le silence.

— La pression est nécessaire, murmurai-je. Sans elle, le carbone ne devient jamais diamant. Sans elle, vous resteriez cette ombre errante ramassée sur le trottoir de la Pitié-Salpêtrière. Vous voulez être utile, Marc-Antoine. Vous voulez que votre existence pèse enfin.

Il hoche la tête avec une ferveur pathétique. Son besoin de validation est une faille sismique dans laquelle je m'engouffre. Il cherche un père, un guide, un Dieu. Je lui offre les trois, emballés dans le pragmatisme froid d'une thérapie judiciaire.

J'ouvre lentement le tiroir de mon bureau. Le glissement du bois est le seul orchestre de cette scène. À l'intérieur, sur un lit de velours noirci, repose l'objet. Je le sors avec une précaution religieuse : un écrin en cuir fauve, usé aux angles. Je le dépose au centre du buvard vert, exactement à l'intersection de nos regards.

Marc-Antoine se fige. L'odeur du vieux cuir et du métal froid sature soudain l'espace. Ses narines frémissent.

— Qu'est-ce que c'est ? souffle-t-il.

— Une part de moi. Une part de ce qui fait un homme.

Je soulève le couvercle. Le ressort produit un déclic sec qui résonne comme un coup

de feu. À l'intérieur, une montre à gousset en argent massif luit d'un éclat terne. Le cadran en émail blanc est parcouru de chiffres romains d'une finesse arachnéenne. Les aiguilles sont arrêtées. Dix heures dix. L'heure de la victoire ou celle du sacrifice.

— Elle appartenait à mon père. Un homme qui croyait en l'ordre. Il me l'a donnée le jour où j'ai compris que la justice des hommes était une farce grotesque, jouée par des aveugles pour un public de sourds.

Je retire la montre de son nid. La chaîne en argent pend, serpent d'acier froid cliquetant contre mes phalanges. Le contact du métal est une brûlure glacée.

— Mon père est mort parce qu'il n'avait plus personne à qui la transmettre. Personne qui comprenne que le temps n'est pas une fuite, mais une arme.

Je tends le bras. La montre oscille lentement, pendule hypnotique captant les reflets de l'opaline. Marc-Antoine regarde l'objet avec une terreur mêlée d'adoration. Il attend la permission de respirer.

— Prenez-la, Marc-Antoine. Elle est à vous désormais.

Ses doigts tremblent. La perle de sang sur son index vient tacher le buvard. Il hésite, puis ses mains se referment sur l'argent. Le choc thermique est visible sur son visage. En acceptant cet objet, il accepte la filiation artificielle que j'ai tissée. Il devient l'extension de mon bras.

— Sentez-vous son poids ? Elle ne donne plus l'heure. Elle attend que vous lui redonniez un but. Le temps de la réflexion est terminé. Celui de l'action commence.

Il serre la montre à en blanchir ses articulations. Il respire par la bouche, un râle sourd, animal. La claustrophobie de la pièce s'intensifie. Les murs se rapprochent. Nous sommes dans un tombeau, et nous y célébrons une naissance.

— Pourquoi moi ? murmure-t-il. Alors que je ne suis rien ?

— Parce que vous êtes vide, Marc-Antoine. Et que le vide est la seule chose que l'on peut remplir avec une volonté absolue. Mon père voyait en moi un héritier. Je vois en vous un exécuteur.

Je marque une pause. On n'entend plus que le dévidage de la bande magnétique.

— Montagnac, repris-je. Vous vous souvenez de ce nom ?

Il tressaille. Le nom claque comme un fouet.

— Le Sénateur...

— Le monstre caché derrière les dorures. Cette montre, Marc-Antoine, c'est le compte à rebours de son existence. Chaque fois que vous sentirez son métal, vous penserez à lui.

Il caresse le verre du cadran. Le geste est obsessionnel, rythmé. Le transfert est complet. Je sens une décharge d'adrénaline parcourir mon système, une jouissance froide. Le plan se déroule sans accroc. Les fissures que j'ai cru percevoir plus tôt dans mon esprit — ce rire d'enfant, ce parfum de lilas — ne sont que des parasites mémoriels. Ici, seule la volonté règne.

— Je ne vous décevrai pas, dit-il enfin.

Sa voix est ferme, sombre. Il se lève, glissant la montre dans sa poche avec une raideur cérémonieuse. Il semble plus grand, propulsé vers la sortie comme un projectile.

— Allez-y maintenant. L'obscurité est votre seule alliée.

Il se dirige vers la porte. Ses pas sont muets sur le tapis usé. Le battant se referme avec un clic définitif.

Je reste seul. Le silence retombe, chargé de son absence. Je regarde mes mains. Elles sont vides. Pour la première fois depuis des années, je ne sens plus le poids de l'argent dans ma poche. Un sentiment d'irréalité m'envahit.

Je me lève et me dirige vers le magnétophone. J'appuie sur *Stop*. Le silence qui suit est assourdissant. Je ramène les bobines en arrière. Le rembobinage produit un sifflement aigu, un cri de métal dans mon crâne. Je veux vérifier que chaque inflexion était parfaite. Que le rire n'était qu'une aberration.

Play.

Le souffle de la bande. Ma voix : *"... justice des hommes était une farce grotesque..."*

Je ferme les yeux, savourant la justesse de ma prestation. Puis, le bruit arrive. Ce n'est pas un rire. Ce n'est pas la voix de ma fille.

C'est le tic-tac d'une montre.

Un battement régulier, puissant. Je fronce les sourcils, me rapproche du haut-parleur. Le son est organique. C'est le bruit d'un cœur mécanique qui s'est remis en marche. Mais la montre était brisée depuis des années. Mon père l'avait détruite avant son dernier souffle.

Je regarde le tiroir ouvert. Le velours noir semble s'être creusé. Je plonge la main au fond, cherchant un appui. Mes doigts rencontrent une texture froide.

Je retire ma main.

Dans ma paume, identique en tout point à celle que je viens de donner, se trouve la montre à gousset. L'argent est glacé. Le cadran indique dix heures dix. Et elle est silencieuse.

Le sang se retire de mon visage. Si la montre est ici, qu'ai-je donné à Marc-Antoine ? Qu'a-t-il glissé dans sa poche avec ce regard de dévot ?

Je m'assois lourdement. L'air me manque. Les parois du cabinet vibrent au rythme du tic-tac qui s'échappe du magnétophone. Le son devient envahissant, se substituant à mes propres battements de cœur. Je regarde la porte verrouillée. Personne n'est entré. Personne n'est sorti. Mais l'odeur est revenue. Pas le café froid. Pas le papier jauni.

Le lilas.

Une odeur si forte qu'elle en devient écœurante, comme un bouquet pourri dans un vase clos. Elle m'étouffe. Je me lève pour ouvrir la fenêtre, mais la poignée me reste dans la main. Elle est molle, tiède, organique.

Je recule. Le magnétophone s'arrête brusquement.

Dans le silence, une voix s'élève. Ce n'est pas celle de ma fille. C'est la mienne. Une version de moi que je ne connais pas. La victime, pas l'architecte.

— Papa, regarde ce que j'ai trouvé.

Je me retourne. Quelqu'un est assis dans le fauteuil des patients. Une forme petite, floue, dont les contours se dissolvent dans l'ombre.

— Papa, la montre avance. Mais elle va à l'envers.

Je veux parler, mais ma gorge est obstruée. Ma cravate s'est transformée en une chaîne d'argent massif qui se resserre avec une force hydraulique.

La silhouette se lève et entre dans la lumière. Je vois l'imperméable jaune, souillé de terre. Je vois le visage que j'ai tenté d'effacer à coups de théories. Elle n'est pas un fantôme. Elle est la faille.

— Tu m'as dit que le temps était une arme, Paul, murmure-t-elle.

Elle ouvre la main. Il n'y a pas de montre. Il y a un cœur humain, parcouru de fils d'argent. Au centre, une aiguille tourne à une vitesse folle, à l'envers.

Le temps se rétracte. Les murs du cabinet se rejoignent dans un craquement de plâtre. L'espace se réduit à la taille d'un cercueil. Je suis broyé par la structure même de ma vie. Je réalise, dans une illumination atroce, que Marc-Antoine n'est jamais venu. La séance n'a jamais eu lieu. Le café est froid depuis des années. Le magnétophone n'enregistre que le silence d'une cellule que j'ai bâtie de mes propres mains.

L'enfant approche son visage. L'odeur de décomposition m'étouffe. Elle pose sa main glacée sur mon front.

— C'est l'heure, Papa.

Le tic-tac reprend à l'intérieur de mon crâne. Chaque seconde efface un pan de ma mémoire. Je ne suis plus le psychiatre. Je ne suis plus le vengeur. Je suis l'homme qui a attendu trop longtemps dans le noir.

La lampe d'opaline explose. L'obscurité est totale.

Dans le vide, une dernière pensée subsiste : la justice n'est pas une réaction chimique. C'est une dette que l'on finit toujours par payer avec sa propre raison.

Puis, plus rien. Juste le bruit d'une montre que l'on remonte, une éternité après la fin du monde.

Chapitre 6

La fille fantôme

Le grain de la bande magnétique siffle, un chuintement parasite qui grignote le silence du cabinet. Je fixe les deux bobines. Elles tournent, dévidant ma raison à la vitesse constante de neuf centimètres et demi par seconde. L'obscurité a reculé sous la lueur blafarde de ma lampe de bureau, mais les ombres se sont simplement réfugiées dans les angles, là où l'œil ne distingue plus le papier peint du néant. Ma main droite, posée à plat sur le buvard, est immobile. Une main de chirurgien, de juge, habituée à disséquer plus d'âmes que de corps. Pourtant, l'air se fige dans ma cage thoracique. Chaque inspiration est une lutte contre une substance plus dense que l'azote, plus lourde que le regret.

Je me penche vers le micro. Le métal est froid contre mes lèvres. Je sens l'électricité statique piquer ma peau.

— Enregistrement 412. Paul Ardent. 14 février. Il est trois heures du matin, ou peut-être est-ce déjà la fin de l'hiver. Le temps n'a plus de consistance linéaire ici.

Ma voix est blanche. Atone. C'est le ton d'un homme énonçant des vérités anatomiques sur son propre cadavre. Je dois consigner les faits. Non pas ceux que la police a gribouillés dans des rapports tachés de café, mais la vérité tactile. Celle que je porte en moi comme une tumeur dont je refuse l'exérèse.

— Je me souviens du froid, dis-je au magnétophone. Ce n'était pas l'humidité grise de Paris. C'était un froid absolu, n'appartenant pas au monde des vivants. L'Institut médico-légal sentait le soufre et le détergent bon marché. Les carreaux de faïence brillaient sous les néons avec une agressivité obscène. On m'a conduit au tiroir

numéro 24. Un chiffre propre.

Je m'arrête. Mon souffle se répercute dans le haut-parleur, grondement sourd, tellurique. Je déteste ce bruit de machine thermique en surchauffe. Je dois redevenir le clinicien.

— Le drap de coton était rêche. Quand le technicien l'a soulevé, j'ai d'abord vu ses pieds. Une pâleur de craie, avec cette lividité cadavérique qui s'accumule sur les parties déclives. Les orteils étaient légèrement recroquevillés, comme si elle avait tenté de s'agripper à la vie avant la chute. Puis, le visage. Élisabeth. Ma fille.

Le nom brûle ma gorge. Je ne devrais pas le prononcer. Les noms sont des ancres, et je veux dériver dans cette paranoïa qui me sert de boussole. Qui m'écoute ? Le sénateur Montagnac a des oreilles partout. Ses réseaux s'étendent comme des mycéliums sous les dorures du Sénat. Il sait que je sais. La menace est dans le craquement du parquet, le bourdonnement du radiateur, le battement de mes propres paupières.

— Sa peau était dure, poursuis-je, la voix plus tranchante. J'ai posé ma main sur sa joue. Ce n'était plus de la chair, mais du marbre poli, une surface inerte refusant ma chaleur. La température corporelle était tombée à quatre degrés. Le point de densité maximale de l'eau. Au-delà, on gèle. En deçà, on se liquéfie. Élisabeth était figée dans cette perfection minérale. Il n'y avait plus de sang dans ses veines, seulement du vide.

Je ferme les yeux. Je revois la trace sur son cou. Une marque violacée, presque noire. Une signature. Celle de Montagnac ? Non, il ne tue pas lui-même. Il murmure une phrase dans un salon feutré, et une vie s'éteint à l'autre bout de la ville. C'est cette architecture de la violence que j'ai entrepris de démanteler. Une pièce après l'autre. Marc-Antoine n'est que mon scalpel. Un instrument aiguisé pendant des mois, testé pour sa résistance à la douleur et sa perméabilité à la suggestion.

Mais la montre... Pourquoi est-elle encore dans ma poche si je la lui ai donnée ?

Je plonge ma main dans ma veste. Le métal froid me mord les doigts. Je la sors et la dépose sous la lampe. Le verre est fêlé. Les aiguilles sont arrêtées sur dix heures dix. L'heure de la mort. Je regarde le cadran, et j'ai l'impression qu'il me regarde en retour. Une pupille de verre observant ma déchéance.

— Ma colère est un réacteur nucléaire, répété-je à la bande. Elle se nourrit de chaque seconde de ce silence chirurgical. Vous qui m'écoutez, sachez que le pardon est une défaillance synaptique. Une erreur de jugement. Une faiblesse de l'amygdale.

Le rythme de ma respiration s'accélère. Je l'entends dans le haut-parleur. Un halètement de proie. Je ne sais plus de quel côté de la vitre je me trouve. Je suis le psychiatre qui observe le fou, mais le fou a pris ma place et me regarde avec mes propres yeux.

Je me lève brusquement. Ma chaise racle le sol. Je marche jusqu'à la fenêtre. Paris est une mer de goudron. Derrière chaque fenêtre, une pourriture. L'ombre de la tour Eiffel découpe le ciel comme une guillotine. Est-ce qu'ils m'observent ? Il y a toujours cette veilleuse jaune au cinquième étage de l'immeuble d'en face. Maladive.

— Marc-Antoine croit que je suis son rédempteur, murmuré-je contre la vitre glacée. Il ne comprend pas qu'il est mort le jour où il est entré ici. Je l'ai vidé de sa substance pour y injecter ma volonté. Je l'ai programmé pour être le projectile qui brisera Montagnac.

Je reviens vers le bureau. Le magnétophone tourne toujours, mais le ruban s'amincit. Je dois livrer l'essentiel. L'élément que personne ne soupçonne.

— On a trouvé du lilas dans ses cheveux. Le rapport d'autopsie évoquait des débris végétaux non identifiés. Mais moi, je savais. *Syringa vulgaris*. Une plante qui ne

fleurit pas en plein hiver. Pas à Paris.

L'odeur sature brusquement la pièce. Elle est plus forte que le café froid, plus forte que la poussière des dossiers. Une odeur de funérailles printanières. Mes narines brûlent.

— Si vous sentez le lilas, dis-je au micro d'une voix qui n'est plus qu'un sifflement, c'est qu'il est trop tard pour vous aussi.

Je reprends la montre. Je l'approche de mon oreille. Aucun tic-tac. Mais je sens une vibration dans le métal. Un battement. Un cœur mécanique synchronisé sur le mien.

— J'ai menti à Marc-Antoine, avoué-je à la bande. Je ne lui ai pas donné la montre de mon grand-père. Je lui ai donné un objet chargé d'une intention si noire qu'elle corrompt tout ce qu'elle touche. S'il approche de Montagnac, la montre fera son office. Ce n'est pas une arme. C'est un virus psychique.

Le silence qui suit fait vibrer les murs. J'entends un bruit de pas dans le couloir. Un pas feutré qui s'arrête devant le bois verni de la porte. Je ne respire plus. Mon cœur cogne. Personne ne frappe. Je m'approche de la paroi, l'oreille collée contre le bois. Rien. Et pourtant, je sens sa malveillance à travers le panneau.

— Qui est là ?

Pas de réponse. Juste le bourdonnement du magnétophone en bout de course. Je retourne au bureau. Je dois arrêter l'enregistrement, cacher la bande. S'ils écoutent ça, ils comprendront que je suis le centre du labyrinthe.

J'appuie sur "Stop". Le bouton est bloqué. Les bobines accélèrent. Le chuintement devient un hurlement strident qui me déchire les tympans. Je tire sur le fil d'alimentation, mais la machine continue de tourner. Elle n'est plus branchée, elle se

nourrit d'autre chose.

— Paul, murmure une voix dans le haut-parleur.

C'est ma voix. Elle vient de la bande.

— Paul, regarde sous le bureau.

Je baisse les yeux. Sous le chêne massif, il n'y a plus de parquet. Il y a une vitre épaisse donnant sur une pièce identique, située juste en dessous. Dans cette pièce, je me vois. Je suis assis, je tiens le micro. Mais derrière moi, une silhouette se tient debout. Elle porte un imperméable jaune. Ses mains sont posées sur mes épaules. Elle serre si fort que la peau de mon double se craquelle comme du vieux plâtre.

Le Paul d'en bas lève les yeux vers la vitre. Son regard est une supplique. Ses lèvres bougent sans bruit. Je lis le mot qu'il répète à l'infini : **Encore.**

La bobine se vide. Le ruban claque, un bruit de fouet. Le silence qui suit est pire que le cri. Sur le bureau, l'aiguille des secondes de la montre vient de bouger. Elle n'avance pas. Elle recule d'un cran. Puis d'un autre.

Dans le couloir, on frappe trois coups secs. Précis.

— Docteur Ardent ? C'est l'heure de votre traitement.

La voix est celle de Marc-Antoine, mais avec l'autorité d'un gardien. Je réalise que la montre n'est pas un déclencheur. C'est la clé de ma propre cellule, et je viens de la briser.

La porte s'ouvre sur une lumière d'un blanc insoutenable. Une blancheur de morgue. Dans l'embrasement, une ombre immense tient un bouquet de lilas aux fleurs noires et

flétries.

— Vous avez oublié un détail, Paul, dit l'ombre.

Je recule jusqu'à la fenêtre, mais il n'y a plus de vitre. Derrière moi, le vide. Une chute infinie vers les lumières de Paris qui clignotent comme des yeux de prédateurs.

— Lequel ? m'entends-je demander alors que mes pieds quittent le sol.

L'ombre s'avance. Le visage de ma fille apparaît dans la lueur de la lampe. Elle a soixante ans. Ses traits sont ravagés par une vie qu'elle n'a pas vécue.

— Vous n'avez jamais eu de fille, Paul.

Le monde bascule. Je ne tombe pas. Je suis aspiré vers le haut, vers un plafond qui s'ouvre sur un ciel d'encre. Juste avant l'obscurité totale, j'entends le clic de fin de bande. Puis une nouvelle voix, froide, clinique.

— Patient Paul Ardent. Session 1. Le sujet persiste dans sa structure paranoïaque. Il s'invente désormais une progéniture pour justifier son absence au monde. Augmentez la dose.

Le silence retombe. Une main invisible remonte la montre posée sur le bureau. Une montre sans aiguilles, marquant le temps d'une peine que je ne finirai jamais de purger.

Chapitre 7

Première filature

Le pavé de la rue de Vaugirard suinte une humidité huileuse. Une sueur froide que Paris exsude sous le poids des siècles. Je suis posté à l'angle, le dos plaqué contre la pierre d'un immeuble haussmannien, l'ombre de la corniche me découpant une cachette précaire. Le froid n'est pas un problème ; il est un allié. Il cristallise mes pensées qui, sans lui, s'éparpilleraient dans le brouillard de ma fatigue.

Ma montre, une vieille mécanique confiée par Paul pour « réguler le chaos », bat contre mon poignet. *Tic. Tac.* Chaque seconde est une goutte de plomb. Il reste quarante-sept minutes avant la fin du premier cycle. Le docteur Ardent me l'a répété : le temps est une matière malléable pour celui qui l'observe, mais un couperet pour celui qui le subit. Je ne le subis pas. Je suis le scalpel qu'il a choisi pour inciser cette tumeur qui porte un nom, un titre et une écharpe tricolore.

Montagnac sort enfin.

La porte monumentale du Sénat grince, un gémissement de métal fatigué qui déchire le silence de la rue. Il apparaît, silhouette massive engoncée dans un pardessus en cachemire sombre. Il a cette démarche des hommes de pouvoir, un mélange d'assurance factice et de précipitation coupable. Ses yeux cherchent une menace qu'il ne peut pas encore nommer, mais dont il sent déjà l'odeur. La culpabilité est un parfum que l'on finit par sécréter malgré soi. Je m'enfonce dans l'obscurité. Je retiens mon souffle. Je ne suis plus Marc-Antoine Vallet, le patient aux mains tremblantes du cabinet de la rue de l'Université. Je suis une idée en marche.

Il s'engage vers le Jardin du Luxembourg. Je le suis à trente mètres. Mes semelles de

gomme ne font aucun bruit. Paul m'a appris que la filature est un art de la vibration : il faut se caler sur la fréquence de la cible sans jamais en adopter le rythme. Il s'arrête devant un kiosque fermé. Je m'immobilise, feignant de chercher quelque chose dans ma poche. Mes doigts rencontrent le métal froid de l'objet. Pas une arme. Un « correcteur de réalité ». Un poids rassurant.

Montagnac consulte sa montre. Il est nerveux. Il attend quelqu'un, ou peut-être attend-il simplement que le monde s'arrête de tourner pour qu'il puisse enfin respirer. La lumière jaune des réverbères dessine de longues ombres sur le sol, des spectres qui semblent vouloir nous attraper les chevilles.

Le vent se lève, portant l'odeur du tabac froid et de la terre mouillée. Montagnac reprend sa marche. Pas de taxi. Étrange. Un homme de son rang devrait être calé à l'arrière d'une berline. Paul dit que le vice cherche toujours l'obscurité des ruelles pour se rassurer. Nous traversons la rue d'Assas. Le silence devient solide. Les fenêtres des immeubles sont autant d'yeux clos. Un homme passe près de moi, un promeneur de chien au regard vide. Un complice ? Un observateur ? Le doute s'insinue comme un acide. Je regarde derrière moi. Rien que le ruban noir de la rue. Pourtant, un picotement irradie à la base de mon crâne. L'instinct de l'animal, ou peut-être Paul, m'observant depuis une fenêtre invisible.

— *Avance, Marc-Antoine. Ne laisse pas le vide te remplir.*

Sa voix résonne dans ma tête avec une clarté effrayante. Il est en moi. Il a reconstruit les circuits de ma volonté.

Montagnac bifurque soudain dans la rue Joseph-Bara. C'est un boyau étroit, mal éclairé. Mon cœur s'accélère. *Trente-deux minutes.* Si je le perds maintenant, tout s'effondre : le plan, la rédemption, la justice pour la petite... Non. Ne pas penser à elle. La douleur est une distraction. Je dois rester clinique.

Je presse le pas. Les échos de mes propres enjambées semblent se multiplier. Est-ce qu'il y a quelqu'un d'autre ? Un deuxième suiveur ? Le docteur a mentionné des « interférences ». La paranoïa est une loupe : elle grossit tout, mais finit par brûler ce qu'elle observe.

Montagnac s'arrête devant une porte cochère anonyme. Le cliquetis du trousseau de clés est une détonation. Il entre. La porte se referme avec un bruit sourd, définitif.

Je reste planté là, le souffle court. La façade est aveugle. Pas de plaque. Juste du bois gris et des ferrures rouillées. Je m'approche et pose ma main sur le bois. Il vibre. Une pulsation légère, presque imperceptible, comme un cœur de géant enfoui sous la terre. *Vingt-huit minutes.* Je n'ai pas reçu l'instruction d'entrer. Mais Paul a dit : « Sachez saisir l'instant où le destin hésite. »

Je contourne le bâtiment. Je trouve une venelle jonchée de cartons détrempés. L'odeur d'urine me prend à la gorge. Je lève les yeux. Au deuxième étage, une fenêtre s'allume. Une lumière crue, clinique. Pas la chaleur d'un appartement bourgeois. Une lumière de laboratoire.

Une silhouette passe devant la vitre. Montagnac. Il enlève son pardessus. Il n'est pas seul. Une autre ombre apparaît, plus fluide. Ils discutent. Je vois les gestes saccadés du Sénateur. Il gesticule, il semble supplier. L'autre ombre reste immobile, un bloc de nuit contre la clarté de la pièce.

Soudain, la silhouette immobile se tourne vers la fenêtre. Je me plaque contre le mur. M'a-t-on vu ? Le verre est sale, déformant, mais j'ai eu l'impression que ce regard traversait la distance pour sonder mon âme. Est-ce Paul ? Un piège ?

— *Le doute est le premier pas vers la trahison.*

Je serre les poings. Paul m'a dit que je serais ses yeux. Mais pourquoi m'envoyer moi,

le brisé ? Parce que je n'existe pas. On ne peut pas arrêter ce qui n'existe pas. Je trouve une échelle d'incendie, une structure de fer dévorée par la rouille. Mon vertige a disparu, remplacé par une détermination glaciale. Je monte. Chaque échelon gémit.

À mi-hauteur, je m'arrête. Un bruit, en bas. Un froissement. Une forme se déplace dans les ombres que je viens de quitter. Quelqu'un me suit. Quelqu'un suit le suiveur. *Dix-huit minutes.* Le cercle se referme. Je suis pris entre Montagnac là-haut et cet inconnu en bas.

L'adrénaline se transforme en brûlure. Tout devient clair. Les séances de suggestion, les phrases sur le sacrifice... Tout converge vers cet instant. Je ne suis pas là pour observer Montagnac. Je suis là pour être l'appât. Ou le bourreau. Je reprends l'ascension. Mes doigts sont engourdis, mais je ne sens plus la douleur. Je suis un automate réglé sur une fréquence divine.

J'atteins le rebord de zinc. Je regarde à l'intérieur.

La pièce est presque vide. Une table en métal, des cartes marquées de points rouges sur les murs. Montagnac est assis, le visage dans les mains. L'autre personne est de dos, vêtue d'une blouse blanche. Un médecin ? Ici ?

L'homme en blanc se retourne. Ce n'est pas Paul. C'est un homme plus jeune, au visage émacié, tenant un instrument qui brille sous les néons. Une seringue. Il s'approche de Montagnac, prostré.

— *Regarde bien, Marc-Antoine.*

Je colle mon visage contre la vitre. La buée occulte la scène. Je l'essuie frénétiquement. L'homme en blanc pose sa main sur l'épaule du Sénateur. Ce n'est pas un geste de réconfort. C'est une prise. Il approche l'aiguille du cou de sa victime. Je veux briser la vitre, mais je suis paralysé.

Soudain, l'homme en blanc lève les yeux vers moi. Un sourire déchire son visage, trop large, dépourvu d'humanité. Il ne semble pas surpris. Il pointe l'index vers moi, puis vers sa propre montre.

Neuf minutes.

Le temps s'accélère. En bas, l'échelle vibre. Quelqu'un monte. Je suis pris au piège sur ce rebord étroit. Ma main plonge dans ma poche, saisit le boîtier noir. Paul m'a dit de ne l'utiliser qu'en dernier recours, quand le temps s'arrêterait.

Le temps ne s'est pas arrêté, il s'est fracturé.

La porte de la pièce s'ouvre. Un troisième homme entre en uniforme de gardien de prison. Il salue l'homme en blanc. Ils ignorent Montagnac, désormais inerte. Ils me regardent. Ils m'observent comme on regarde un rat dans un labyrinthe.

Je réalise alors que Montagnac n'a jamais été la cible. Il est le décor. Le sujet d'expérience, c'est moi. Paul ne m'a pas envoyé sauver le monde, il m'a envoyé tester mes limites.

Je me tourne, manquant de perdre l'équilibre. Une main gantée de cuir noir saisit le montant de l'échelle. Un visage apparaît. C'est le mien. Mon propre visage, mais plus vieux, marqué par des cicatrices, les yeux brûlant d'une haine que je ne connais pas encore.

— *Le temps est écoulé, Marc-Antoine*, dit mon double avec la voix de Paul.

Il tend la main. Pour me pousser.

J'enclenche l'interrupteur du boîtier.

Un sifflement strident déchire l'air. La lumière des néons explose. L'obscurité retombe. Le double sur l'échelle pousse un cri et lâche prise. Je l'entends tomber, un bruit sourd de chair qui s'écrase sur le bitume.

Le silence revient. Absolu. Ma montre s'est arrêtée. Les aiguilles ont disparu. Il n'y a plus que le cadran blanc, vide.

Je reste suspendu entre ciel et terre. La fenêtre devant moi est sombre. Je ne vois plus rien, juste mon reflet dans le verre noir. Suis-je encore Marc-Antoine ? Ou suis-je devenu ce que Paul voulait ? Un fantôme dans la machine.

— *Bien, Marc-Antoine. Très bien.*

La voix vient d'un haut-parleur dissimulé sous la corniche. Métallique.

— *La première phase est terminée. Quittez les lieux. Trois minutes.*

Je descends l'échelle à une vitesse folle. En bas, dans la venelle, il n'y a pas de corps. Le bitume est sec. Pas de sang. Juste l'odeur de l'ozone.

Je cours vers la rue de Vaugirard. Les lumières de la ville reviennent. Les voitures circulent à nouveau. Je croise un miroir dans une vitrine. Je m'arrête. Mon visage est là. Mais mes yeux ont cette fixité métallique vue chez l'homme en blanc.

Je regarde ma montre. Les aiguilles sont revenues. Elles tournent à l'envers, à une vitesse vertigineuse.

Paul m'attend dans son cabinet, avec son café froid et ses bandes magnétiques. Il sait que j'ai vu. Paris n'est plus une ville, c'est une horloge dont nous sommes les rouages. Quelqu'un vient de forcer le mécanisme.

Je m'enfonce dans la foule, une ombre parmi les ombres. La chasse ne fait que commencer. Et je ne sais toujours pas si je suis le chasseur ou le gibier.

Chapitre 8

La mécanique du choix

Le voyant rouge du magnétophone Sony pulse dans la pénombre du cabinet, petite lucarne de sang dans l'obscurité grise. C'est le seul battement de cœur ici. Le reste n'est que poussière, papier jauni et l'odeur rance d'un expresso oublié depuis six heures. Le plastique froid de l'appareil colle à ma paume. Une sueur acide, un film de terreur liquide que je ne parviens pas à essuyer. Mes doigts tremblent, un spasme nerveux que je réprime en serrant le boîtier à m'en blanchir les jointures. Le ruban magnétique défile avec un chuintement de serpent. *Ssss. Ssss.* Il dévore le silence. Il dévore ma vérité.

Je m'appelle Paul Ardent. Je suis psychiatre, expert auprès des tribunaux, et je suis un menteur. Non. Je suis un bâtisseur de vides.

— Dossier 402-B, murmuré-je.

Ma voix est une râpe sur du métal rouillé. Elle me dégoûte.

— Marc-Antoine Vallet. Évaluation de la phase finale. La mécanique du choix.

Je m'arrête. J'écoute. Un bruit dans le couloir ? Une semelle qui ripe sur le linoléum usé ? Rien. Juste le vent d'hiver qui cogne contre les carreaux encrassés. Paris est une bête malade en dessous de moi. Je sens ses vibrations dans mes mollets, une palpitation d'égouts et de péchés. La ville pourrit. Je suis le scalpel.

— Marc-Antoine n'est pas un homme, poursuis-je en fixant le portrait de ma fille posé sur le bureau. Le cadre en argent est piqué. Ses yeux sont deux trous noirs. Il est

une absence. Une cavité. J'ai passé trois ans à gratter la paroi de son ego. Ce qu'il reste ? Un miroir parfait. Si vous lui montrez de la haine, il devient la haine. Si vous lui montrez un but, il devient le bras.

Ma langue est pâteuse. Mon cœur cogne contre mes côtes comme un prisonnier contre les barreaux d'une cellule. *Boum. Boum.* Trop vite. L'air s'est raréfié. J'ai l'impression que les murs se sont rapprochés. L'espace se comprime sous le poids de la culpabilité.

— Pourquoi lui ? Parce que Marc-Antoine possède cette tare sublime : le besoin d'être possédé. Il n'a pas de « moi » propre. Brisé par un père absent et une mère spectrale, il cherche un contenant. Je lui ai offert ma volonté comme un calice. Son obéissance n'est pas un choix moral, c'est une nécessité biologique. Une homéostasie de la soumission. Sans moi, il s'effondre. Avec moi... il est une lame de rasoir que l'on ne sent pas passer avant que le sang ne jaillisse.

Je me lève, les genoux craquants dans l'acoustique clinique de la pièce. Je marche jusqu'à la fenêtre. Mon visage se superpose aux lumières blafardes des lampadaires. Je ne me reconnais pas. Mes traits sont tirés, la peau parcheminée, grise comme la cendre. Mes pupilles sont deux points d'interrogation. Est-ce moi qui parle ? Ou est-ce la bande qui dicte ses ordres à mon cerveau ?

Dehors, une silhouette stationne sous un porche. Immobile. Un manteau sombre. Elle attend. Est-ce l'un des hommes de Montagnac ? Ou un fantôme de ma paranoïa ? Mes doigts tambourinent contre la vitre. *Tac. Tac. Tac.* Le rythme de la panique.

— L'incident de ce soir, je reprends en revenant vers le bureau, la voix plus fébrile. L'échelle. Le double. L'homme en blanc. Tout était orchestré. La suggestibilité de Marc-Antoine a atteint le point de saturation. Il ne distingue plus la réalité de la projection. C'est la clé de la justice absolue : supprimer le remords en supprimant le sujet. Si Marc-Antoine croit qu'il est une machine, il ne peut pas commettre de

meurtre. Une machine exécute une fonction. Elle n'a pas d'âme à damner.

Je bois une gorgée de café froid. Le liquide amer brûle mon œsophage.

— Le sénateur Montagnac se vautre dans les dorures, il achète des silences et piétine les vies. Il a oublié que l'ombre a aussi des dents. Marc-Antoine est cette ombre. Il ne se souviendra de rien. Il dormira du sommeil du juste. Parce que le « juste », c'est moi.

Je fixe le magnétophone. Le ruban arrive à la fin. Une spirale de plastique brun qui s'épuise. La tension monte dans ma nuque, barre de fer traversant mon crâne.

— Mais il y a une faille, chuchoté-je si bas que je doute que la bande l'enregistre. Une faille que je n'avais pas prévue. Le visage.

Je repense à ce que Marc-Antoine a vu sur l'échelle. Son double. Mes propres traits, mais déformés par une haine que je n'ose pas regarder en face. L'expérience a-t-elle glissé ? Le miroir a-t-il commencé à réfléchir ce que je n'ai pas commandé ?

Un frisson me parcourt l'échine. Ma chemise, trempée, colle à mon dos comme une seconde peau de glace. Je me sens observé. Pas par l'homme sous le porche. Par l'appareil. Par le vide que j'ai créé.

Soudain, le téléphone vibre. Un bruit sourd, organique. Je sursaute, bousculant le magnétophone qui glisse sur le bois verni. Je ne décroche pas. Je regarde le numéro :
Appel masqué.

Le vibreur continue. *Vrrr. Vrrr.* Il semble vouloir percer le bureau.

Je tends la main. Mes doigts sont engourdis. Je sens l'électricité statique dans l'air, une charge lourde d'avant l'orage. Je décroche. Je ne dis rien. À l'autre bout, un

souffle. Régulier. Trop calme.

— Paul ?

C'est ma propre voix. Identique. Le même timbre, la même fatigue, la même pointe d'arrogance brisée. Mais je n'ai pas ouvert la bouche.

— Paul, la mécanique est grippée, dit la voix au téléphone.

Mon cœur rate un battement. Un vide immense s'ouvre. Le magnétophone s'arrête net. Un clic métallique, sec comme un coup de feu. La bande est finie.

— Qui est-ce ? articulé-je enfin.

— Le choix, Paul. Tu as oublié une règle fondamentale. Le créateur appartient toujours à sa création.

La ligne coupe. Un silence de plomb retombe. Je reste là, le combiné collé à l'oreille, écoutant la tonalité hurlante qui me déchire le tympan. Mes yeux se portent sur l'appareil. Le voyant rouge est toujours allumé, mais le ruban ne tourne plus. Il est tendu, prêt à rompre. Et là, dans le reflet du plastique fumé, je vois une silhouette derrière moi.

Elle ne bouge pas. Elle porte une blouse blanche. Elle tient un scalpel.

Je veux me retourner, mais mon corps ne répond plus. Mes muscles sont de pierre. Mes poumons sont pleins de ciment. Je suis devenu Marc-Antoine. Je suis devenu l'absence.

La porte du cabinet, que j'avais pourtant verrouillée, s'ouvre avec un grincement lent. Un homme entre en uniforme de gardien. Il ne me regarde pas. Il se dirige vers le

bureau, saisit le magnétophone et change la cassette.

— On recommence, docteur Ardent. Depuis le début. Vous expliquiez pourquoi Marc-Antoine est l'arme parfaite.

Je veux hurler que je suis Paul Ardent, que je suis le maître du jeu. Mais ma bouche s'ouvre et seule la voix de Marc-Antoine en sort :

— Dossier 402-B. Marc-Antoine Vallet. Évaluation de la phase finale...

L'homme en blanc derrière moi pose sa main sur mon épaule. Elle est glacée. Le scalpel effleure la base de mon crâne.

— C'est bien, Paul, murmure-t-il. La deuxième phase commence.

Un bruit de déchirement. La lumière des néons explose. La douleur est une décharge blanche qui me traverse de part en part.

Quand je rouvre les yeux, je suis sur l'échelle, sous la pluie, face à la fenêtre du sénateur Montagnac. Ma main plonge dans ma poche et saisit un boîtier noir. Je regarde ma montre. Les aiguilles n'existent plus. Le cadran est un miroir. Et dans ce miroir, je vois Paul Ardent, assis dans son bureau, pleurant devant un magnétophone éteint.

Le sifflement strident revient. Plus fort. Insoutenable. Il vient de l'intérieur de ma tête.

Je lâche l'échelle. Je tombe.

Je me réveille en sursaut dans mon fauteuil, au cabinet. Le voyant rouge du Sony pulse dans la pénombre. *Ssss. Ssss.*

— Dossier 402-B, murmuré-je. Marc-Antoine Vallet. La mécanique du choix.

Je m'arrête. Un goût de café froid et de sang dans la bouche. Mes doigts tremblent. Je regarde le ruban magnétique. Il y a quelque chose d'écrit dessus, à l'encre rouge, minuscule : *Ceci n'est pas un enregistrement.*

La porte du cabinet s'ouvre. Trois hommes en uniforme entrent. Ils portent une camisole.

— Docteur Ardent ? Il est temps de rentrer dans votre cellule. Le sénateur Montagnac vous attend pour la séance.

Je ris. Un rire haché qui me brûle la gorge. Je regarde mes mains. Elles sont couvertes de cicatrices.

— Qui suis-je ? je hurle.

Le gardien sourit, d'un sourire trop large.

— Vous êtes celui que vous avez choisi d'être, Marc-Antoine.

Il appuie sur la touche « Play ». Ma propre voix remplit la pièce, calme, olympienne :

— *Marc-Antoine n'est pas un homme. Il est une cavité. J'ai passé trois ans à creuser cette cavité...*

Le gardien me tend un miroir. Le verre est noir. Soudain, une fissure apparaît au centre. Puis mille. Le monde se brise dans un fracas de verre pilé. Derrière les débris de la réalité, je vois Paul Ardent. Le vrai. Il est de l'autre côté d'une vitre sans tain, un carnet à la main. Il me regarde avec une pitié glaciale.

Il se penche vers un micro.

— Sujet 402-B. Dissociation complète atteinte. Il croit désormais être moi. La boucle est bouclée. Procédez à l'effacement.

Une main gantée se pose sur mon front. Une odeur d'ozone sature l'air.

— Non ! je crie. Je suis Paul !

— *Dormez, Marc-Antoine*, répond la voix à travers le haut-parleur. *Le choix n'a jamais existé.*

Le courant passe. Le noir devient absolu. Un clic. Le ruban s'arrête. Dans le silence du cabinet vide, un seul bruit subsiste : le tic-tac d'une montre qui tourne à l'envers.

Chapitre 9

Le dîner des dupes

Le loquet de la porte massive s'enclenche avec un bruit de guillotine bien huilée. Derrière moi, le monde extérieur — le froid de janvier, le gris des pavés parisiens, le tumulte feutré du boulevard Saint-Germain — s'efface. Il ne reste que ce bureau-bibliothèque saturé de boiseries sombres et de cuir de Cordoue. L'air y est rance, chargé de cette odeur caractéristique des lieux où le pouvoir stagne : un mélange de vieux papier, de cire d'abeille et de tabac froid. Ma poitrine se serre. Une pression familière, comme si les murs de chêne avançaient d'un millimètre à chaque battement de mon cœur.

Le sénateur Montagnac est assis derrière un bureau Empire, masse de bois et de bronze doré aux airs d'autel sacrificiel. Il ne se lève pas. Il se contente de me fixer, le regard noyé dans des paupières lourdes, bouffies par les excès et le mépris.

— Docteur Ardent. Vous êtes ponctuel.

Sa voix est un râle gras. Je sens l'humidité de son souffle à travers les trois mètres qui nous séparent. Je pose ma mallette sur le tapis persan. Le contact du cuir contre mes doigts est rugueux, réel. À l'intérieur, le dictaphone Sony attend, son ruban magnétique prêt à dévorer nos paroles. Je vérifie l'heure sur ma montre à gousset, un geste machinal pour ancrer l'alibi. 20h04. Le chronomètre est lancé.

— Je n'aime pas faire attendre la Justice, Sénateur. Même quand elle sollicite une expertise officieuse.

Je m'assois dans le fauteuil en face de lui. Trop bas. Une technique classique de

domination. Je redresse ma colonne vertébrale, chaque vertèbre s'alignant avec une précision de scalpel. Mes yeux descendent sur ses mains posées sur le buvard vert. Elles tremblent imperceptiblement. Un tremblement irrégulier, trop haché pour être une pathologie. C'est l'alcool. Ou la peur.

— Officieuse, oui, grogne Montagnac. On ne veut pas de vagues avec l'affaire Vallet. Ce gamin est une bombe médiatique. Le ministère veut savoir s'il est apte à être jugé ou s'il va nous pondre une crise de démence en pleine audience.

Je sors un dossier de ma mallette. Des feuilles jaunies, des rapports tronqués. Une simple mise en scène. Mon visage est un masque de marbre clinique, malgré la sueur froide qui perle dans mon dos. Je respire lentement pour ne pas absorber l'odeur de décrépitude qui émane de lui.

— Marc-Antoine Vallet possède une structure complexe, Sénateur. Une personnalité fracturée, certes, mais dont les brisures suivent une logique rigoureuse. Il ne délire pas. Il réagit à des stimuli qu'il a lui-même cartographiés.

Je marque une pause. Le rouge monte à ses joues, une couperose violacée dessinant une géographie de la corruption. Sa carotide bat trop vite sous son col empesé. Cent battements par minute, au repos. Un cœur de porcelaine dans un corps de porc.

— Allez au fait, Ardent. Est-il manipulable ? C'est la seule question qui intéresse mes collègues. Peut-on lui faire porter le chapeau pour l'incendie des archives sans qu'il ne cite les commanditaires ?

L'arrogance du prédateur qui se croit à l'abri. Je sens un goût de fer dans ma bouche : j'ai dû me mordre la joue. Je savoure cette douleur, elle me maintient lucide tandis que la pièce semble se rétrécir. Les bibliothèques chargées de codes juridiques se penchent vers nous, prêtes à nous écraser.

— Le terme « manipulable » est vulgaire. Je préfère parler de « suggestibilité dirigée ». Vallet cherche une figure d'autorité. Si on lui offre l'absolution, il acceptera n'importe quel péché.

Je sors le dictaphone et le pose sur le bureau. Le boîtier noir luit sous la lampe comme un monolithe miniature.

— Vous permettez ? La précision est la courtoisie des experts.

Montagnac agite une main distraite. Il croit que les mots s'envolent. Il ne sait pas que ce ruban est un linceul. J'appuie sur *Record*. Le déclic résonne comme une détonation. Le sifflement de la bande commence. *Ssss. Ssss.* Le son d'une asphyxie lente.

— Nous sommes le 14 janvier, 20h12, dis-je d'une voix neutre. Entretien avec le Sénateur Montagnac concernant l'évaluation de la responsabilité pénale du sujet 402-B.

Le sénateur s'affale. Le cuir soupire sous son poids. Il saisit un coupe-papier en argent et fait courir la lame sur la pulpe de son pouce.

— Vous parlez d'absolution, Ardent. Je vous croyais homme de science.

— La psychiatrie judiciaire est la science des âmes égarées. Et les âmes ont besoin de limites. Vallet est un enfant dans une chambre noire. Si vous lui montrez une porte, même si elle mène à l'échafaud, il la franchira avec soulagement.

Je scrute ses yeux. La pupille est rétractée, fascinée par sa propre impunité. Sur le guéridon à sa droite, une carafe de cristal remplie d'un liquide ambré. Il ne m'en propose pas. Parfait. L'image de l'homme puissant buvant seul renforcera l'idée de son instabilité. Le temps se dilate. Le tic-tac de la pendule martèle mes tempes.

— Et s'il parle ? insiste Montagnac. S'il mentionne les versements au Luxembourg ?

— Il ne parlera pas de ce qu'il ne comprend pas. L'argent est pour lui une abstraction. Ce qu'il veut, c'est que la douleur s'arrête.

Je me penche. La vision tunnel s'installe. Je ne vois plus que le cou flasque du sénateur, cette zone de fragilité absolue juste au-dessus de la clavicule. Je visualise le mouvement. Rapide. Précis. Pas avec mes mains, mais avec l'outil que j'ai forgé. Marc-Antoine. Une décharge d'adrénaline me brûle les entrailles.

— Vous semblez très sûr de vous, docteur.

— Je connais la mécanique humaine. Chaque homme a un point de rupture. Le vôtre est la perte de contrôle. Vous réglez tout, mais votre propre corps vous trahit. Votre main tremble. Votre respiration est courte. Vous êtes en état d'ischémie émotionnelle.

Il se raidit. Le coupe-papier s'arrête. L'espace entre nous semble s'être réduit de moitié. Je respire l'odeur aigre de sa peur sous son parfum coûteux.

— Ne jouez pas au plus fin, Ardent. Je vous paie pour une expertise, pas pour un diagnostic sauvage.

— Bien sûr. Une déformation professionnelle.

Je me lève brusquement, le faisant sursauter. Je marche vers la bibliothèque, feignant d'admirer les reliures. Je suis le prédateur qui tourne autour de la cage. Les rangées de livres sont des barreaux. Les fenêtres sont murées par des rideaux de velours lourd, étouffant toute lumière.

— 20h30, murmuré-je pour le dictaphone. Nous devrions passer aux détails

techniques du transfert.

Je reviens vers le bureau. Ma main se pose sur le bois, les jointures blanches. Un bourdonnement sourd emplît mes oreilles.

— Le transfert se fera mardi soir, dit-il en s'essuyant le front. Par la petite porte de la Santé. Un fourgon banalisé.

— Mardi. 22 heures. Je superviserai la sédation.

C'est le mensonge final. Mardi soir, je serai à une conférence à Lyon. Les billets sont réservés. Cet enregistrement prouvera que nous avons planifié ma présence, mais Marc-Antoine sera l'ombre qui se glissera ici.

Soudain, un claquement résonne dans l'immeuble. Montagnac sursaute.

— Qu'est-ce que c'était ?

— Le bâtiment travaille, Sénateur. Ou le poids de vos secrets qui s'ajuste.

Je souris. Un étirement de lèvres qui me brûle les joues. La pièce est devenue un four, l'air est solide. Je dois sortir avant que les murs ne me broient.

— Nous avons fini, dis-je en rangeant le dossier.

Je laisse le dictaphone sur le bureau. *Ssss. Ssss.*

— Vous oubliez votre appareil.

— Laissez-le. Enregistrez vos dernières instructions seul, sans pression. Je repasserai demain. Considérez cela comme une garantie.

C'est le piège. Le ruban ne contiendra bientôt plus que le silence de Montagnac, ses bruits de gorge, puis le fracas de sa fin. Un enregistrement continu qui prouvera que personne n'est entré par la porte principale.

Je me dirige vers la sortie. Ma vision se brouille. La poignée en laiton brille comme un œil maléfique. Elle est brûlante sous ma paume.

— Docteur ?

Je me retourne. Montagnac est resté immobile, le visage baigné dans la lumière verdâtre de sa lampe. Un cadavre dans un funérarium de luxe.

— Pourquoi avez-vous dit que Vallet cherchait un dieu ?

Un frisson électrique parcourt mon échine. Le sifflement dans mes oreilles atteint une fréquence aiguë.

— Parce qu'un dieu est le seul capable de transformer un crime en acte de justice. Marc-Antoine a besoin que son crime soit pur.

Je sors. Le clic du loquet est définitif. Dans le couloir, l'air est un peu plus frais. 20h45. Je marche vers l'ascenseur, mes pas étouffés par la moquette épaisse. Dans ma tête, je vois déjà la scène : le verre brisé, le sang sur le buvard vert, et ma propre voix, calme, expliquant à la police que la structure a fini par céder.

Je descends vers la rue. La pluie parisienne cingle mon visage. Je respire à pleins poumons, mais l'odeur de cire et de tabac reste incrustée dans mes narines. Sous le halo d'un réverbère, je regarde mes mains. Elles sont propres. Pour l'instant.

Un sifflement strident déchire le silence de la rue déserte. J'appuie sur le bouton de

ma montre. Les aiguilles tournent toujours à l'endroit. Mais là-haut, au troisième étage, je sais que le petit voyant rouge du Sony continue de pulser dans le noir. *Ssss. Ssss.* Le bruit du temps qui s'efface. Le bruit de la cavité que j'ai creusée et qui s'apprête à tout engloutir.

Chapitre 10

La révélation du miroir

La porte du cabinet s'est refermée avec un déclic de guillotine feutrée. L'air y est immobile, saturé de cuir vieux, de papier acide et de cette odeur de café froid qui finit par coller au palais comme une pellicule de graisse. Je retire mes gants. Ma main droite tremble. C'est une vibration millimétrique, un spasme du nerf ulnaire que je pourrais attribuer au froid de décembre. Mais je sais. Le corps ne ment jamais ; il enregistre les séismes que l'esprit tente de lisser.

Dans la pénombre de l'entrée, une silhouette se détache. Une masse compacte dont la respiration excède la mienne.

— Vous êtes en retard, Paul.

La voix de Marc-Antoine est un murmure râpeux, une ponceuse sur du bois tendre. Il s'est installé dans le fauteuil club, celui des névroses ordinaires et des cadres en miettes. Ses yeux captent les reflets des réverbères parisiens à travers les stores. Je ne réponds pas. Je suspends mon pardessus. Un geste rituel, précis. Je sens la sueur sécher le long de ma colonne vertébrale, une trace glacée sous ma chemise.

— Le temps est une variable secondaire, Marc-Antoine. Montagnac est en place. Le piège est amorcé.

Je m'approche du bureau. Mes pas s'enfoncent dans le tapis, mais chaque fibre semble crier sous mon poids. L'adrénaline cogne contre mes tempes. Le champ de vision se rétrécit. Seul compte désormais le dictaphone posé sur le sous-main en cuir vert. Il attend que je nourrisse sa bande magnétique de mes vérités ou de mes fables.

— Pourquoi lui ? demande Marc-Antoine.

Il se lève. Plus grand que moi, plus dense. Une chaleur de prédateur émane de lui. Son pouce frotte son index avec une régularité de métronome. *Frot, frot, frot.* Le bruit de la peau sèche m'irrite les nerfs.

— Nous avons déjà validé la sélection, dis-je en m'asseyant. C'est l'archétype. Le sommet de la pyramide. Éliminer Montagnac, c'est tester la résistance du système à l'ablation d'un organe vital. C'est de la chirurgie sociale.

Je mens. Mon estomac se noue comme un fil de fer barbelé. Je sors une clé de ma poche, cherche la serrure du tiroir de gauche. Le métal est froid, rassurant. À l'intérieur repose une chemise cartonnée aux bords effilochés.

— Vous parlez comme un manuel, Paul. Mais votre cœur... je l'entends d'ici. Il cogne. Pourquoi ce vieux sénateur ? Des corrompus, il y en a des dizaines.

Marc-Antoine s'appuie sur le bureau. Ses mains sont larges, les ongles coupés ras jusqu'au sang. Il a cette faim dans le regard, ce besoin de fusion que je lui ai inculqué pendant des mois. J'ai sculpté ce bloc de trauma, ce garçon brisé par un père violent, pour en faire mon bras armé. Mais l'outil commence à interroger la main qui le tient.

— Regarde-moi, Marc-Antoine.

Je plonge mes yeux dans les siens. C'est une épreuve de force. Je dois rester clinique. Si le masque se fissure, je ne suis plus qu'un homme dévasté, un débris de père qui pleure dans le noir.

— Tu penses que c'est une expérience ? Un simple transfert de culpabilité ?

— C’est ce que vous m’avez dit. Tuer le symbole pour libérer l’homme.

— Le symbole...

Je sors la chemise du tiroir. Je la pose entre nous deux. Elle semble irradier une noirceur propre. À l’intérieur, ni analyses psychiatriques, ni comptes-rendus de séances. Juste des coupures de presse et des photos de scènes de crime en noir et blanc. Un arrêt de la cour d’appel vieux de douze ans.

— Ouvre-la.

Ma voix est blanche. Marc-Antoine hésite, flairant le danger. Ses doigts épais saisissent le carton. Le crissement du papier déchire le silence. Il fait défiler les pages. Je guette l’instant où la compréhension va percuter ses synapses.

— Une gamine... murmure-t-il. Louise Ardent. Sept ans.

— Ma fille.

Le nom sort comme un caillot de sang. Je ne l’avais pas prononcé depuis des années. Le silence devient visqueux. J’entends le grésillement de l’ampoule, le sifflement ténu de la bande magnétique. Le monde s’arrête.

— On l’a retrouvée près de la Marne, continué-je. L’autopsie a duré huit heures. Ils ont trouvé des traces de...

— Ne dites rien, m’interrompt Marc-Antoine.

Ses yeux s’écarquillent sur la photo. Elle a mon regard. Cette clarté froide qui, chez elle, était de l’innocence et qui, chez moi, est devenue une lame.

— Le coupable s'appelait Moretti. Un récidiviste. Un dossier en béton armé. L'ADN, les fibres, tout était là.

Je serre les accoudoirs de mon fauteuil jusqu'à ce que le bois me blesse les paumes.

— Et alors ?

— Une erreur de procédure. Une perquisition sans mandat valide, un vice de forme soulevé par un avocat payé à prix d'or. Et au sommet, un juge. Un homme qui ne voulait pas faire de vagues avant les sénatoriales. Il a annulé les preuves. Il a libéré Moretti.

Je me lève brusquement. Ma chaise bascule. Je marche vers le grand miroir du mur du fond. Mon reflet est hideux. Mes yeux sont deux puits de pétrole en feu.

— Ce juge, Marc-Antoine... c'était Victor Montagnac.

La révélation flotte comme une sentence. Marc-Antoine recule. Le dossier lui échappe, les photos s'éparpillent au sol. La petite Louise regarde désormais le plafond en dix exemplaires de papier glacé.

— Tout ceci... Tout ce que vous m'avez appris... Ce n'était que ça ? Une vengeance de flic de quartier ?

Il rit nerveusement, des saccades sèches qui secouent ses épaules massives.

— Non, ce n'est pas « que ça », craché-je. C'est une épuration. Montagnac est le cancer. Il décide que la forme est au-dessus du juste. Il a tué ma fille une seconde fois avec son marteau de juge. En le supprimant, nous rétablissons l'équilibre. Ce n'est pas personnel, Marc-Antoine. C'est cosmique.

— C’est personnel pour vous, Paul ! Vous m’avez programmé pour tuer votre fantôme !

Il s’approche, menaçant. Je vois ses muscles se bander. Je sens l’odeur de son excitation, un mélange d’ozone et de sueur aigre. Je ne recule pas. Je n’ai plus peur de rien.

— Et alors ? Tu voulais un père ? Un but ? Je te donne le droit de corriger le destin. Regarde ces photos ! Regarde ce qu’il a laissé sortir dans les rues ! Moretti a disparu trois mois après sa libération. Mais Montagnac est là. Il dort du sommeil des justes dans son appartement de fonction.

Je le lâche. Il chancelle. Sa respiration est un sifflement erratique. Le calme revient, lourd comme un linceul.

— Vous êtes fou, murmure-t-il.

— Nous le sommes tous. La seule différence, c’est que j’ai un scalpel et une direction.

Je retourne à mon bureau. Mes mouvements sont redevenus mécaniques. Je ramasse les photos, une à une. La texture du papier me brûle les doigts. Je range tout dans la chemise. *Clic.*

— Mardi soir, 22 heures. Tu entreras par la porte de service. Le code est le 4412. Montagnac sera seul dans son bureau. Le dictaphone tournera.

— Qu’est-ce que je dois faire de l’appareil ?

— Rien. Tu le laisses. Je veux qu’il sache. Juste avant la fin. Murmure-lui le nom de Louise à l’oreille. Que ce soit la dernière chose qu’il entende.

Marc-Antoine me dévisage. Il cherche l'homme sous le psychiatre, mais je suis une écorce vide.

— Et après ?

— Après, tu sors. La police conclura à une vengeance liée à ses anciens dossiers. Les pistes sont légion. J'ai mon alibi. Lyon. La conférence. Tout est bordé. Sortez, maintenant.

Il ne bouge pas tout de suite, ombre indécise au milieu de la pièce. Puis, sans un mot, il se détourne. La porte d'entrée claque.

Seul. Enfin.

Je pose mes mains à plat sur le bureau. Je regarde le dictaphone et je l'allume. Le ruban défile. *Ssss. Ssss.*

— 21h15, murmuré-je pour l'enregistrement. Le sujet a accepté la mission. La phase de transfert est achevée. Le patient ne se doute pas que le dictaphone chez Montagnac n'enregistrera pas seulement pour prouver sa présence. Il enregistrera aussi pour prouver sa folie.

Je ferme les yeux. Je vois Louise. Elle ne sourit pas. Elle attend.

— La justice n'est pas une balance, dis-je à l'obscurité. C'est un miroir. Il est temps de le briser.

Ma main ne tremble plus. À l'extérieur, la pluie lave les rues de Paris, mais elle n'atteindra jamais la moisissure qui ronge mon cœur. J'éteins la lampe. Le noir m'enveloppe. Demain, le monde sera le même. Mais mardi, il changera de forme.

Je quitte le bureau. Mes pas sont muets sur la moquette. Dans le couloir, le voyant de secours jette une lueur rouge sang sur les murs blancs. Le sifflement de la bande magnétique résonne encore dans ma tête. Le bruit du temps. Le bruit de la fin.

Dans l'ascenseur, je croise mon reflet. Un étranger me regarde. Un homme aux yeux de glace qui a troqué son âme contre un scalpel. Je souris. Un simple étirement de lèvres sans joie.

Je sors de l'immeuble. La pluie cingle mon visage. Je respire à pleins poumons. L'air est froid, tranchant. Chaque pas vers le métro est un clou que j'enfonce dans le cercueil de Montagnac. Chaque inspiration est une promesse tenue à une petite fille qui dort sous la terre.

Je ne suis plus Paul Ardent, le psychiatre. Je suis le bras de la nécessité.

Le néon du quai clignote. *Tic. Tac. Tic.* Le décompte a commencé. Un train hurle sur les rails. Les portes s'ouvrent, m'avalent, et se referment. La vérité est une arme à double tranchant, et ce soir, je viens de l'aiguiser sur la pierre de ma propre haine.

Demain, je serai à Lyon.

Demain, je serai innocent.

Et mardi, je serai libre.

Chapitre 11

L'arme de verre

La pluie siffle contre la vitre blindée, un son de papier qu'on déchire, lancinant, régulier. Dans le cabinet, l'obscurité grignote les angles, ne laissant subsister qu'un îlot de lumière jaune au centre de la pièce. Soixante-douze heures. Le balancier de la pendule prussienne découpe le silence en lamelles fines.

Marc-Antoine est assis en face de moi, les mains à plat sur ses cuisses, les doigts crispés sur le velours côtelé de son pantalon. Ses phalanges sont des petits dômes d'os perçant sous une peau diaphane. Il respire par la bouche, un bruit de soufflet encrassé. L'odeur du cabinet est une strate complexe : le vieux papier des dossiers, le café froid oublié, et cette note ferreuse, presque imperceptible, qui émane de la mallette en cuir posée sur mon bureau.

— Regardez la poussière, Marc-Antoine.

Ma voix est un fil de soie. Elle se glisse sous sa garde, s'enroule autour de ses vertèbres. Il obéit. Ses yeux, injectés de sang par le manque de sommeil, se fixent sur un grain qui danse dans le cône de la lampe. Le grain monte, descend, poussé par un courant d'air invisible. C'est le mouvement du monde. Le chaos ordonné.

Marc-Antoine suit la trajectoire, sa tête bascule millimètre par millimètre, ses pupilles dévorent l'iris.

— Elle ne pèse rien, poursuivis-je en ralentissant le débit. Elle est libre de toute faute. Contrairement à vous. Contrairement à lui.

Le nom de Montagnac flotte entre nous sans être prononcé. Il est l'ombre qui sature

l'air. Marc-Antoine déglutit. Sa pomme d'Adam saute sous la peau tendue de son cou. Il veut parler, ses lèvres s'entrouvrent, sèches, mais le rythme de ma voix lui en interdit l'accès. Il est dans la phase de descente. Le premier palier. La pièce commence à se déformer pour lui ; les murs s'écartent, le plafond s'abaisse. Ses paupières tressautent, signe que le cortex abdique devant le cerveau limbique.

— Soixante-dix heures, murmuré-je, presque pour moi-même.

Je me lève. Mes mouvements sont décomposés, calculés pour ne pas briser la transe. Le cuir de mon fauteuil gémit derrière moi, un cri sourd qui résonne dans la boîte crânienne de mon patient. Je contourne le bureau. La moquette épaisse étouffe mes pas, me transformant en spectre. Je m'arrête derrière lui. Je sens la chaleur animale qui se dégage de sa nuque. Son odeur change : la sueur acide de la peur se mêle à l'arôme de la pluie qui sature ses vêtements. Il est mûr.

— Votre père vous regardait comme ça, n'est-ce pas ? Sans un mot. Juste le poids de son jugement.

Ses épaules s'affaissent. Un sanglot sec reste coincé dans sa gorge. Je pose ma main sur son épaule gauche, une pression ferme, paternelle. Il frissonne. L'onde se propage jusqu'à ses genoux, libérant les dernières résistances.

— Montagnac est le père que vous n'avez jamais eu, Marc-Antoine. Le père cruel qui se rit de votre douleur dans les salons dorés. Il boit le vin des veuves. Il mange le pain des orphelins.

Je reviens dans son champ de vision. Je tiens maintenant l'objet enveloppé dans une soie noire, une masse froide et dense. Je le pose sur ses genoux. Le contact du métal à travers le tissu le fait sursauter, mais ses yeux ne quittent pas le bord du bureau. Je déploie la soie avec la lenteur d'un prêtre.

L'instrument apparaît.

C'est un scalpel chirurgical à lame fixe, un modèle rare dont le manche en acier poli reflète la lumière comme un miroir déformant. La lame est une pointe de diamant, un éclat de glace figé. Dans cette lumière incertaine, il semble translucide. Une arme de verre conçue pour inciser la chair malade et en extraire le poison.

— Ce n'est pas un couteau, Marc-Antoine. Ne l'appellez jamais ainsi.

Ses yeux dérivent enfin. L'éclat de l'acier crée deux étoiles froides dans ses pupilles. Il tend une main tremblante, effleure la soie, retire ses doigts comme s'il s'était brûlé, puis revient. Il saisit le manche.

— C'est une plume, dis-je. Vous allez écrire la vérité avec. Sur la peau de l'imposteur.

Marc-Antoine serre le métal. Son poing se referme, ses jointures craquent. Il ne tremble plus. La transe est à son apogée, cet état de conscience où la morale s'évapore pour laisser place à la pure fonction. Il n'est plus un homme brisé. Il est une extension de ma volonté. Un membre fantôme qui va enfin agir. Je vois son rythme cardiaque s'emballer à travers sa carotide. Soixante-huit heures.

— Sentez le poids de la rédemption, murmuré-je à son oreille. Ce verre est plus dur que le cœur de Montagnac. Il entrera dans la chair comme un mensonge dans une oreille crédule. Sans résistance.

Il lève le scalpel à la hauteur de son visage. La pointe capte l'éclat de la lampe, un flash blanc qui l'éblouit. Il sourit. C'est un rictus atroce, une déformation qui n'appartient plus à l'humain, mais à la machine que j'assemble depuis six mois. L'immeuble vibre sous le passage du métro, un grondement souterrain qui s'insinue dans nos os.

— Louise, dit-il.

Le nom de ma fille tombe de ses lèvres comme une sentence. Ma gorge se serre, un étau de fer qui m'empêche de respirer. La douleur est là, tapie derrière mon masque clinique. Je l'étouffe. Je la transforme en carburant. Je ne pouvais pas la sauver, mais je peux punir le monde qui l'a laissée mourir.

— Oui, Marc-Antoine. Pour Louise. Pour tout ce qu'ils nous ont pris.

Je sors de ma poche une petite fiole ambrée. Une odeur de menthol et d'éther envahit la pièce. J'en verse une goutte sur le manche du scalpel. Le liquide s'étale, changeant la réfraction de l'acier.

— Ceci est l'onction. Vous êtes le chirurgien de la justice.

Il lèche ses lèvres. Il a soif. Il regarde le scalpel avec une dévotion qui me donne la nausée, mais je ne détourne pas les yeux. Je dois être le miroir de sa folie. Chaque seconde est un grain de sable. Cinquante-deux heures avant qu'il ne franchisse le seuil du bureau de Montagnac. Quarante-huit heures avant que l'acier ne rencontre la gorge du sénateur. Le décompte est gravé dans mes tempes.

Je retourne m'asseoir. La distance réinstalle le cadre thérapeutique. Je croise les jambes, lisse les revers de ma veste.

— Dans un instant, je vais compter de cinq à un. À un, vous vous réveillerez. Vous ne vous souviendrez pas de cet objet. Vous ne vous souviendrez pas de Louise. Mais vous sentirez une force nouvelle. Un poids dans votre poche qui sera votre secret.

Marc-Antoine acquiesce, tel une marionnette dont on aurait trop tendu les fils. Il range le scalpel dans la poche intérieure de son manteau avec une fluidité surprenante.

— Cinq. Vos muscles se détendent. Vous reprenez conscience de votre poids sur le siège.

Il expire longuement.

— Quatre. Le bruit de la pluie redevient un bruit extérieur. Vous entendez le tic-tac de la pendule.

Le balancier redouble d'ardeur. *Tic. Tac.*

— Trois. Vous sentez l'air frais. La fatigue s'en va. Deux. Vos yeux retrouvent leur foyer. Vous êtes à Paris, dans mon cabinet. Il est 21 heures 45.

Je marque une pause. Le silence est total. On n'entend plus que le crépitement d'une gouttière bouchée.

— Un. Ouvrez les yeux.

Marc-Antoine cligne des paupières. Le brouillard se dissipe. Il me regarde, et pendant un bref instant, je crains de voir une étincelle de lucidité. Mais il n'y a rien. Ses yeux sont des puits vides. Il se lève, un peu chancelant. Il lisse son manteau là où l'arme est dissimulée. Il ne semble pas sentir la bosse de l'acier contre ses côtes.

— Merci, docteur, dit-il d'une voix neutre. Je me sens... plus léger.

— C'est l'effet du traitement, Marc-Antoine. Nous progressons.

Je le raccompagne. Le couloir est plongé dans une pénombre rougeâtre. Il marche d'un pas assuré vers l'ascenseur.

— À mardi, dis-je alors que les portes se referment.

Il ne répond pas. Son visage disparaît derrière les battants métalliques. Je retourne dans mon bureau et verrouille la porte. Ma main tremble enfin, un spasme incontrôlable de l'index. Je la cache dans ma poche.

Je me dirige vers le magnétophone. Le ruban a fini de défiler, le pivot tourne dans le vide avec un bruit sec. *Clac-clac-clac.* Je l'arrête. Je range la cassette dans le tiroir secret de mon bureau, derrière la double cloison. Puis, je me sers un whisky, sans glace. Le liquide me brûle la gorge.

Je regarde par la fenêtre. La pluie a noyé les lumières de la ville dans un flou expressionniste. Montagnac est sans doute chez lui. Il rit. Il compte ses alliés et ses trahisons. Il ne sait pas qu'une ombre s'est détachée de mon cabinet, armée d'un éclat de verre et d'une haine vieille de dix ans.

Le cadran affiche 22 heures.
Quarante-huit heures avant l'impact.

Je me rasseois. La place est encore chaude de la présence de Marc-Antoine. Je ferme les yeux et je vois la pointe du scalpel s'enfoncer dans le velours du monde. Je ne suis pas un assassin. Je suis un horloger. Et l'heure du crime est la seule vérité qui reste dans cette ville de boue.

Le vent hurle dans la cheminée condamnée. La poussière reprend sa danse. Demain, j'irai à Lyon. Je serai ce psychiatre affable assistant à un congrès sur les névroses. Je prendrai des notes. Je serrerais des mains moites. Et pendant ce temps, le compte à rebours continuera de dévorer les minutes jusqu'à ce que le verre se brise.

Je finis mon verre d'un trait. Louise n'est pas là, mais son absence sature chaque centimètre carré de cette pièce. Elle est le silence entre les battements du balancier.

Elle est l'ombre qui ne bouge pas.

Vingt-deux heures et cinq minutes.

Le temps presse. Toujours.

Chapitre 12

L'usure du ruban

22 heures 07.

Le pivot de gauche tourne avec une régularité de métronome, dévidant la bande brune qui capte chaque souffle, chaque hésitation, chaque crime en devenir. Dans le cabinet, le silence est si compact qu'il pèse sur mes épaules, une chape de plomb insonorisée par le liège et les dossiers empilés. L'odeur du café rance stagne dans l'air, mêlée à l'ozone que dégage le moteur électrique en surchauffe. Sous mon index, la carcasse en aluminium brossé du magnétophone est une morsure thermique.

Soudain, le son change.

Un grincement aigu s'élève de la bobine réceptrice. Un cri de plastique, une plainte mécanique qui transperce le ronronnement habituel. Je me fige. Mes trapèzes se nouent, mes mâchoires se verrouillent dans un claquement sec qui résonne jusque dans ma boîte crânienne. Le ruban de polyester s'étire, menace de rompre et d'emporter avec lui la seule trace tangible de ma confession. Le miroir de mon génie, le vestige de ma chute.

Sous la lumière crue de la lampe d'architecte, mes mains paraissent livides. Le tremblement de mon index droit a repris, une révolte nerveuse impossible à étouffer. Ma respiration devient superficielle, l'air entre dans mes poumons comme une vapeur acide. *Kriiic. Kriiic.* C'est le bruit de la preuve qui s'autodétruit.

Je devrais appuyer sur « Stop ». Sauvegarder ce qui peut l'être. Pourtant, je reste immobile, fasciné par ce ruban qui s'effiloche, long dévidage vers le vide amorcé

depuis la mort de Louise.

Dehors, Marc-Antoine marche dans les rues de Paris, porté par l'élan que j'ai imprimé dans son subconscient. Il porte la mort dans sa poche intérieure, un poids froid contre son cœur malléable. Par procuration, je sens le grain de la crosse contre mes propres côtes. Mon cœur cogne. *Boum. Boum.* Un rythme lourd qui cherche à s'échapper de ma cage thoracique.

La bande continue de défiler. Ma voix, enregistrée quelques minutes plus tôt, s'échappe du haut-parleur avec une clarté souveraine, bien plus calme que l'homme qui l'écoute :

« Vous êtes l'instrument, Marc-Antoine. Vous êtes la main de la justice. Montagnac n'est pas un homme, c'est une tumeur. Et on n'éprouve pas de pitié pour une tumeur. »

Une goutte de sueur froide trace un chemin de glace le long de ma colonne vertébrale. Le contraste entre mon calme clinique sur le ruban et la panique physiologique qui m'étreint ici est un abîme. Le plafond semble s'être abaissé. Les murs, tapissés de diplômes et d'études sur la psyché humaine, se rapprochent. L'oxygène se raréfie, comme si le magnétophone le consommait pour alimenter son moteur.

Le grincement devient insupportable, évoquant une scie chirurgicale entamant un fémur. Je tends la main. Mon bras pèse une tonne. Mes doigts approchent du bouton. Je vois les pores de ma peau, les ridules, les taches de vieillesse naissantes. La vision tunnel s'installe. Je ne vois plus que ce rectangle de plastique noir et le ruban qui danse sa valse macabre.

Je presse le bouton.

Le silence qui suit est une déflagration d'absence. Mes oreilles sifflent. Je reste penché sur l'appareil, le front contre le capot dont la chaleur me brûle les joues. Une

odeur d'isolant brûlé flotte dans la pièce.

Quarante-sept heures et cinquante-trois minutes.

Le temps n'est plus une abstraction, c'est un décompte physique inscrit dans ma chair. Je me redresse péniblement, les vertèbres craquantes comme du bois mort, et me dirige vers le coin cuisine. Le jet d'eau froide frappe la casserole avec un bruit de mitraille qui me fait sursauter. Je suis un écorché vif. Sous le néon blafard qui grésille, je regarde le marc de café noir, épais comme de la boue. C'est le carburant de mes veilles, l'encre de mon propre arrêt de mort.

Je pose ma tasse sur un dossier, laissant un cercle brun sur le nom de Montagnac. La pourriture de cet homme transparaît à travers les rapports d'enquête accumulés illégalement. Malversations, abus de pouvoir, implication dans le dossier qui a conduit l'enquête sur ma fille à l'impasse. Tout est là, scellé par cette tache de café.

Par la fenêtre, une brume épaisse rampe entre les immeubles haussmanniens. Le Sénateur est sans doute dans son appartement du VII^e arrondissement, entouré de dorures, certain d'avoir gagné. Il ne voit pas l'ombre de Marc-Antoine sur le trottoir mouillé.

Un bruit sec dans l'entrée.

Mon cœur s'arrête. Une seconde de stase absolue. J'écoute, la tête penchée, le souffle suspendu. Rien. Juste le bois qui travaille sous l'effet du froid. Je relâche une expiration tremblante. Je suis seul. Je serai toujours seul.

Vingt-deux heures et quinze minutes.

Je dois partir pour Lyon. Mon alibi doit être gravé dans le marbre de l'administration hospitalière. Je sors la valise de cuir du placard. Elle est lourde, sent le renfermé. Je

l'ouvre sur le canapé d'auscultation, là où tant de patients ont déversé leur misère. La fermeture éclair gémit.

Je plie mes chemises avec une précision maniaque. Chaque pli doit être net, chaque bouton aligné. C'est ma façon de reprendre le contrôle. Je range ma trousse de toilette, mes bêtabloquants, et ces anxiolytiques que je garde comme un talisman sans jamais les prendre.

Je reviens vers le tiroir secret.

Mes doigts tremblent en retirant la cassette du magnétophone. Si ce ruban tombe entre les mains de la police, le Docteur Ardent, psychiatre expert auprès des tribunaux, s'efface devant le manipulateur d'âmes. Je l'insère dans son boîtier. Le clic de fermeture résonne comme un verrou de cellule.

Je glisse l'objet derrière la double cloison du tiroir, rejoignant les autres cassettes. Les aveux, les séances interdites, les preuves de mes expériences sur la volonté humaine. Mon sanctuaire. Mon mausolée. La clé tourne dans la serrure avec un bruit définitif.

Une fatigue de plomb s'abat sur mes membres. Mes paupières pèsent des kilos, mais le sommeil est un luxe interdit. Dormir, c'est voir Louise, ses mains tachées de terre, et ce visage que je n'ai jamais pu identifier — et qui finit toujours par ressembler au mien.

Vingt-deux heures et vingt-deux minutes.

Le compte à rebours est une morsure. Marc-Antoine est chez lui. Il nettoie son arme, vérifie le chargeur. Un geste, deux gestes, trois gestes. La répétition crée la certitude. La certitude crée l'acte.

Une pensée glaciale me traverse : et si la bande s'était étirée au point de déformer mes

propos ? L'idée que ma confession puisse être perçue comme un délire de fou plutôt que comme la logique d'un vengeur me donne la nausée. Une aigreur remonte dans ma gorge, goût fétide de café et de rancœur.

Je m'assois par terre, le dos contre le radiateur froid. Le bureau n'est plus qu'une boîte, un cercueil de papier. Je sens les battements de mon cœur dans mes oreilles.

Tum-tum. Tum-tum. Le bruit de la justice qui approche.

Vingt-deux heures et trente minutes.

Je frissonne. Je dois quitter cette pièce avant qu'elle ne m'étouffe. Je saisis ma valise et mon manteau. La lampe s'éteint dans un petit claquement thermique. L'obscurité s'installe, découpée par la lueur des réverbères. Les ombres s'allongent sur le sol comme des doigts noirs.

Sur le palier, le bruit de ma clé dans la serrure sonne comme un coup de canon. Je descends l'escalier, chaque marche grinçant sous mon poids. Dans le miroir piqué du hall, mon reflet est un masque de cire. Des yeux sombres, creusés par l'obsession. Je ne suis plus Paul Ardent. Je suis le mécanisme.

L'air froid de la nuit me gifle. Je marche vers ma voiture sous un arbre squelettique. Mes pas claquent sur le pavé. *Tac. Tac. Tac.*

Quarante-sept heures et vingt-cinq minutes.

Le moteur bafouille avant de prendre son rythme. Je regarde une dernière fois l'immeuble sombre. Derrière ces murs, dans un tiroir secret, ma vie est enregistrée sur un ruban qui s'use. Je passe la première. La voiture s'élançe vers la gare. Lyon m'attend. La comédie humaine m'attend. Mais dans ma tête, le grincement de la bande continue de résonner.

La ville défile, distordue par la pluie. Les essuie-glaces battent la mesure. *Vlan-vlan. Vlan-vlan.* Un autre métronome. Je serre le volant jusqu'à ce que mes articulations blanchissent. Je ne suis pas un assassin. Je suis un horloger. Et l'heure du crime est la seule vérité qu'il me reste.

Vingt-deux heures et forty-cinq minutes.

Le voyage commence. Le piège est tendu. Quelque part, un sénateur dort encore du sommeil des justes, ignorant que son temps est compté, seconde après seconde, sur une bande magnétique.

Une étrange sensation de légèreté me soulève l'estomac. C'est peut-être cela, la liberté : l'acceptation de sa propre destruction. Le ruban peut bien rompre, désormais. L'œuvre est lancée. Elle est autonome. Elle est parfaite.

La gare de Lyon se profile, carcasse de fer et de verre illuminée. Je m'y engouffre comme dans une bouche d'ombre. Je suis un voyageur parmi d'autres. Un homme banal avec une valise de cuir. Mais sous ma chemise, le long de mes côtes, je sens encore la morsure du magnétophone.

Quarante-sept heures et dix minutes.

Je marche vers le quai. Je suis le scalpel. Je suis la fin du monde. Paris, derrière moi, n'est déjà plus qu'une tache de boue dans ma mémoire. Le train attend, monstre d'acier prêt à m'emporter. Je m'installe dans mon compartiment, seul. La vitre me renvoie mon visage une dernière fois avant que le convoi ne s'ébranle dans un cri de ferraille.

Le silence revient. Ce n'est plus celui du cabinet. C'est le silence de l'abîme. J'y plonge avec une joie de supplicé qui voit enfin la lame descendre.

Vingt-trois heures pile.

Le ruban a fini de défiler. Le pivot tourne dans le vide. *Clac. Clac. Clac.*

Je ferme les yeux. Le monde s'arrête. Le temps, lui, ne s'arrête jamais.

FIN

Merci d'avoir lu "L'Expert Noir"

Une œuvre écrite par Studio Client

[Lire la version interactive et commenter](#)

[Découvrir les autres œuvres de l'auteur](#)